

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

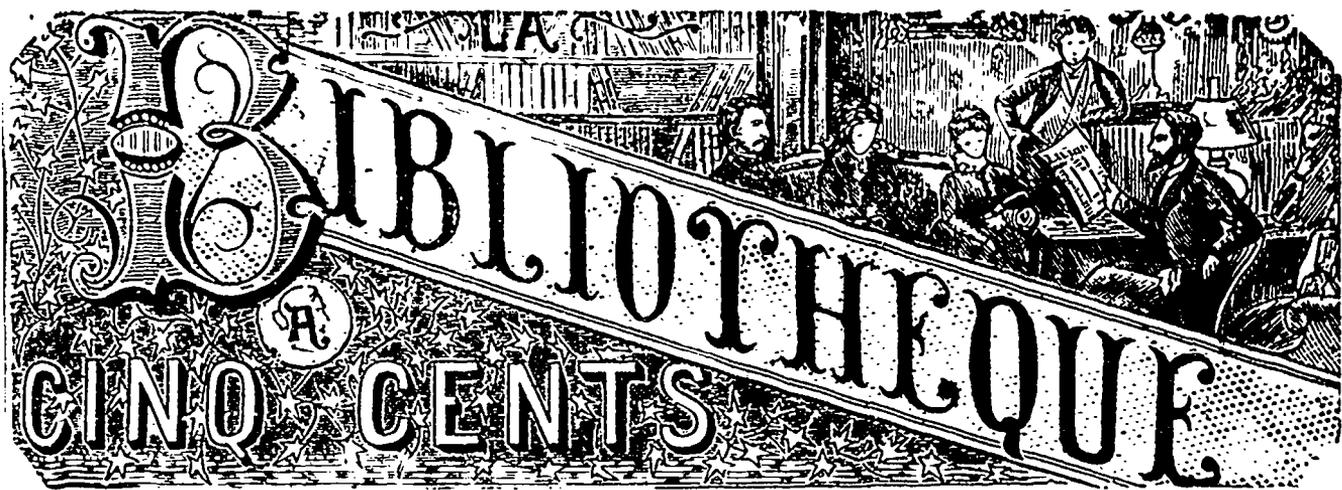
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publié et imprimé par Poirier, Bessette & Co. 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.60

MONTREAL. 25 MAI 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 7

LE REVEIL D'UNE VOLONTE

SEPTIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



La Chiffonne se dressa en face de son bourreau froid, imposante, une flamme dans le regard. (Page 163.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les joudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 25 MAI 1893.

LE RÉVEIL D'UNE VOLONTÉ

HUITIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

LES SURPRISES DE LA CHIFFONNE

Aurélié avait reçu la Chiffonne chez elle, un peu surprise, peut être, mais avec plaisir. Sans savoir exactement pourquoi cette amie d'autrefois venait lui demander asile, elle lui avait donné l'hospitalité avec cette satisfaction qu'on éprouve tous les jours à faire une bonne action.

Ne faut-il pas s'entraider, se tendre la main, se secourir les uns les autres ?

Cependant, Aurélié, pauvre, n'était pas sans s'imposer quelques sacrifices, car elle ne donnait pas seulement la moitié de son lit, elle partageait avec Julie son pain, qu'elle gagnait péniblement. Mais où aurait été son mérite si elle avait eu le superflu ?

La Chiffonne avait été touchée, plus qu'elle ne l'avait laissé voir, de la générosité d'Aurélié. Il n'y avait pas que du mauvais en elle, nous le savons ; parmi ses bons sentiments, le meilleur, le plus largement développé était celui de la reconnaissance ; aussi était-elle profondément reconnaissante à son amie de ce qu'elle avait fait pour elle, et peut-être encore plus reconnaissante de la discrétion qu'Aurélié avait mise dans les questions qu'elle lui avait adressées.

Oui, Julie Verrier était reconnaissante et nous dirions volontiers que, chez elle, le sentiment de reconnaissance s'exaltait et tombait dans l'exagération.

N'était-ce pas beaucoup, en effet, par un sentiment exagéré de reconnaissance qu'elle avait épousé l'ancien serrurier qui s'était fait son défenseur ?

Elle avait obéi à un mouvement spontané du cœur en se jetant dans les bras de Gallot et elle n'avait jamais regretté de s'être placée sous la protection de ce misérable. Qu'aurait-elle donc été si elle avait rencontré un autre homme, un homme qui, au lieu de continuer à l'avilir, lui aurait dit :

— Pauvre fille, prends ma main avec confiance, c'est trop de méfaits pour toi, je veux te sortir du borbier où tu t'es souillée, relève-toi et regarde le ciel qui, pour toi, a encore des sourires.

Oh ! celui là, elle ne l'aurait pas seulement aimé, elle l'aurait adoré comme un Dieu, elle l'aurait béni !

C'était pour ne pas être trop longtemps une charge pour son amie, que la Chiffonne avait voulu tout de suite travailler et qu'elle avait mis toute son intelligence, tout son cœur, toute sa patience, depuis si longtemps éprouvée, à apprendre le métier de passementière.

Elle était donc devenue en quelques mois une bonne ouvrière et le gain de sa journée n'était pas inférieur à celui de son amie.

Alors, comme l'ouvrage ne manquait pas, Dieu merci, une quasi aisance succéda aux jours de gêne. On mettait à la caisse d'épargne, on tenait suffisamment garnie la bourse du ménage. Bref, sans trop se priver des objets de toilette dont on avait besoin, on faisait des économies pour ne pas avoir à gémir quand viendraient les jours de chômage. Dame, il faut être prévoyant, penser à la mauvaise saison, ne pas faire comme la cigale qui s'aperçoit seulement, quand la bise est venue, qu'elle n'a rien amassé pendant l'été.

Mais il était à croire que la Chiffonne portait bonheur à Aurélié. Il n'y avait pas de jours de chômage pour les deux amies. Elles avaient toujours de l'ouvrage, et de l'ouvrage de choix, bien payé. On leur disait même, dans les maisons pour lesquelles elles travaillaient, qu'elles n'en faisaient pas assez.

— Nous ne sommes que deux, répondait Aurélié.

— Eh bien, soyez quatre, lui dit-on un jour.

Le lendemain Aurélié prit deux ouvrières, et sa chambre devint un atelier ! Mais on n'y était pas à l'aise, elle était si petite, la chambre !

Justement dans la maison, à l'étage au-dessous, un logement était libre. Il se composait de quatre pièces, trois chambres et une cuisine, celle-ci assez grande pour que cinq ou six personnes y pussent manger.

Aurélié loua le logement, c'était bien son affaire. Et la Chiffonne eut sa chambre à elle, qui fut meublée avec une somme de trois cents francs prise dans la bourse commune.

— Maintenant, ma chère, disait Julie, contente, avec un doux sourire, te voilà entrepreneuse.

— Alors tu es entrepreneuse aussi, toi, puisque nous sommes associées.

La Chiffonne étouffa un soupir.

— Oh ! moi, fit-elle, je ne suis rien et je ne peux rien être.

— En vérité, je ne te comprends pas, il y a des jours où tes paroles sont désolantes.

— J'ai des inquiétudes.

— Je le vois bien, mais à quel sujet ?

— Je ne pourrai pas rester toujours avec toi.

— Que me dis-tu là ? Quoi ! tu songerais à me quitter ?

— Quand je te quitterai, c'est que j'y serai forcée.

— Forcée ! pourquoi ? par qui ?

— Je ne peux pas te répondre.

— Oh ! je sais bien que tu ne m'as pas tout dit, je sais bien que tu souffres d'un secret que tu as cru devoir me cacher, et pourtant.

— Il y a des choses qu'on ne peut pas faire connaître.

— Même à une amie ?

— Même à sa meilleure amie. Il y a aussi des douleurs qu'on doit garder pour soi.

— Ma pauvre Julie !

— Oui, va, pauvre, pauvre... Je suis à plaindre et beaucoup plus que tu ne le crois.

Pendant quelque temps la Chiffonne avait vécu un peu comme une recluse. Nous l'avons dit, craignant d'être recherchée par la police, elle se cachait. C'était seulement la nuit, quand elle avait besoin de prendre l'air, qu'elle se hasardait au dehors ; certes, il lui avait fallu un certain courage pour conduire le petit André à la maison de Boulogne.

Il y avait déjà deux mois qu'elle était à Saint-Mandé quand un jour, poussé par le désir de savoir ce qu'on disait d'elle, elle se décida à faire une visite au logement de la rue des Vinaigriers qu'elle avait brusquement abandonné une heure après l'arrestation de Joseph Gallot.

A son apparition inattendue dans la loge de la concierge, celle-ci poussa une exclamation de surprise, elle n'en pouvait croire ses yeux et ses lunettes. Mais il fallait se rendre à l'évidence, c'était bien Julie Verrier, surnommée la Chiffonne, qui disait d'une voix un peu tremblante :

— Bonjour, madame Ragon, comment allez-vous ?

Cette pipelette n'avait jamais été mariée ; mais elle avait plus de soixante ans, et devait à son âge respectable le titre de madame dont on la gratifiait ; elle en était d'ailleurs très flattée, pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'on l'appelât mademoiselle, ce qui, vraiment, aurait été d'un comique à se tordre ; naturellement, loin de la fâcher, on la chatouillait agréablement quand, avec une familiarité qu'elle se plaisait à provoquer, on l'appelait la mère Ragon, la bonne grosse mère Ragon.

Aussi elle ne saisit point son balai pour indiquer à la Chiffonne qu'elle la flanquait à la porte ; au contraire, elle lui sourit en clignant de l'œil, un tic de dégoûté bien connu.

— Comment, petite, fit-elle, c'est vous ? Ah ! ça, voyons, d'où sortez-vous ?

— De chez une de mes amies où je demeure maintenant.

— Elle est à Paris, cette amie ?

— Oui, mais loin d'ici, du côté de Vincennes.

— Je vous crois, fit la portière. Eh bien, ma belle, comme tout le monde de la maison, comme d'autres encore, je vous croyais en prison.

— En prison, moi !

— Il s'est laissé entraîner par des camarades dans une vilaine affaire et il en est puni.

— Oh ! je ne le plains pas, il n'a que ce qu'il mérite ; c'est un homme affreux, et tenez, je vous le dis franchement, je n'ai jamais compris que vous vous ayez épousé ce croque-mitaine ; car enfin, il n'a rien pour lui, rien du tout ; il est laid, sournois, ivrogne, brutal et méchant ; non vrai, une bonne fille comme vous, car vous êtes une bonne fille, ne devait pas s'encanailler ainsi.

— On ne sait toujours pas pourquoi l'on fait telle ou telle chose quand c'est le contraire qu'on devrait faire.

— Ça, c'est vrai ; et moi-même, dans le temps. Mon Dieu, oui, plus d'une fois, j'ai été bête. Malheureusement on n'acquiert l'expérience qu'en vieillissant, et elle vient trop tard, les sottises sont faites et on ne peut plus les regretter. Enfin, c'est comme ça.

Savez-vous, la Chiffonne, que vous êtes mieux, beaucoup mieux qu'il y a quelques mois ? Quoique toujours un peu pâlotte, vous avez tout à fait bonne mine, vrai, je vous trouve rajeunie.

— Vous me flattez, fit la Chiffonne un peu confuse.

— Je pense que vous n'en êtes pas chagrine.

Julie Verrier ébaucha un sourire.

— Dites moi donc, reprit-elle, pourquoi vous avez eu l'idée que j'étais en prison.

— Plusieurs choses permettaient de l'avoir, cette idée. D'abord vous avez décampé si drôlement, sans rien dire à personne !

— Joseph arrêté, je ne pouvais plus rester dans le logement à cause des personnes de la maison ; qu'on soit croci ou cœli, madame Ragon, on a son amour propre, ses susceptibilités.

— Je comprends ça, on n'aime pas à répondre à toutes les questions, à être regardé de travers. Mais les jours se passaient et vous ne reveniez pas, et l'on était sans nouvelles de vous ; alors, naturellement, on pouvait supposer... d'autant plus que deux ou trois jours après l'arrestation de votre mari, on était venu pour vous prendre.

— Vous dites ? exclama la Chiffonne devenant très pâle.

— Je dis que des agents de la sûreté sont venus pour vous arrêter aussi.

— M'arrêter ! Mais pourquoi ?

— Ils ne l'ont pas dit, mais ils ont fait un drôle de nez quand je leur eus dit que la colombe qu'ils voulaient mettre en cage s'était envolée.

— Est-ce qu'ils m'ont cherché ?

— Partout dans le quartier. Ils étaient comme des enragés ; dame ! ça se comprend, ces gens là n'aiment pas que le gibier leur échappe.

— Ils sont revenus plusieurs fois ?

— Pas du tout, je ne les ai plus revus.

— Ah ! fit la Chiffonne.

Et elle poussa un soupir de soulagement.

— Voilà pourquoi, reprit la pipelette, comme on n'entendait plus parler de vous, on avait le droit de croire que les agents avaient réussi à vous pincer. Tout de même je suis contente que rien de désagréable ne vous soit arrivé.

— Je vous remercie, madame Ragon, vous êtes bien bonne.

— Vous savez bien que j'ai toujours eu un faible pour vous.

— Oui, vous m'avez plus d'une fois donné des preuves d'amitié.

— Je vous plaignais, vous étiez malheureuse, je savais que votre monstre vous battait. Voyez vous, je sais ce que c'est que la vie, et quand je pense à ce qui m'est arrivé à moi-même, ça me rend sensible.

Ah ! ajouta-t-elle en hochant la tête, les chemins sur lesquels on passe ne sont pas tous couverts de roses.

— Je sais, vous aussi avez eu de mauvais jours.

— Hé, qui n'a pas ses petites et grandes misères ? Ah ! si j'avais su... Mais voilà, on est jeune, on a la santé, la beauté du diable, on est insouciant, on ne pense qu'à s'amuser, à rire, et pas du tout à ce qui doit fatalement arriver ; quarante ans sonnant, cric crac, c'est la dégringolade, plus rien, pas même une poire conservée pour la soif. Ah ! ah ! il est bien temps de dire : Si j'avais su ! Pauvre folle, il fallait savoir !

Après un instant de silence :

— Madame Ragon, dit-elle, si vous le voulez bien, je vais monter.

— Mais cela ne vous est pas défendu. A propos, une question.

Dites.

— Est-ce que vous venez reprendre possession du logement ?

— Non pas, je suis chez une amie, je vous l'ai dit, je m'y trouve bien et je tiens à y rester.

— Tant mieux, ma petite, tant mieux.

— Oh ! comme vous me dites ça !

— C'est que, voyez-vous, j'aurais été fort embarrassée si vous étiez revenus avec l'intention de rester.

— Mais, je ne comprends pas...

— Ça m'aurait été dur de vous faire de la peine en vous disant que le propriétaire ne voulait plus de vous dans sa maison et plus de votre homme, surtout.

— Ah ! le propriétaire...

— Il est furieux, exaspéré. Songez donc, huit locatrices, et des meilleurs, ont donné congé.

— Et pourquoi ?

— Est-ce que ça se demande ? Une maison où logeait un... voleur !

— La Chiffonne baissa tristement la tête.

— Donc, poursuivit la concierge, le propriétaire vous donne congé et veut que le logement soit libre le terme. Déjà il avait donné l'ordre de tout vendre à un bric à brac pour être payé de ce qui lui est dû. Heureusement vous voilà et vous arrivez bien, si vous ne tenez pas à voir aller je ne sais où les choses que vous avez là-haut.

— Le mobilier ne m'appartient pas, vous le savez ; mais il ne faut pas qu'il soit vendu, je ne peux pas laisser vendre.

— D'autant mieux qu'il serait acheté pour rien.

— Et puis Joseph ne me le pardonnerait pas ; je ne serais plus bonne qu'à donnée à manger aux chiens...

— Ah ! ça, vous en avez donc une peur bleue de ce gueux là ?

— Oui, j'ai peur de lui.

— Êtes-vous bête ! Ah ! si j'étais à votre place, comme je lui ferais un joli pied de nez ! Voyons, est-ce qu'il ne vous en a pas assez fait ? Quand on a eu le malheur de tomber entre les pattes d'un pareil homme, il faut s'en tirer. Allons, allons lâchez-moi ça !

—Je ne peux pas.

—Des bêtises ! est coffré pour trois ans, m'a-t-on dit, vous avez la partie belle ; il ne vous tient plus, donnez-vous de l'air. Quand il reviendra, s'il veut vous mettre le grappin dessus, vous n'aurez qu'à lui rire au nez et à lui répondre : N i ni, c'est fini, inutile de repasser.

—Je ne peux pas, répéta la Chiffonne en secouant la tête.

—Mais il vous a donc ensorcelée ?

—Je le crois.

La mère Ragon haussa les épaules.

—Oh ! les femmes ! murmura-t-elle.

Allons, c'est bien, reprit-elle, ne parlons plus de cela. Nous disions donc que vous ne vouliez pas laisser vendre. En ce cas, ma petite, vous n'avez que le temps bien juste de chercher un nouveau logement, de le louer et de déménager après avoir payé, bien entendu, le terme de loyer.

—C'est soixante francs, n'est-ce pas ?

—Oui, soixante francs.

—Quand aurez-vous la quittance ?

—Ah ! ah ! je l'ai là depuis six semaines, le propriétaire me l'a apportée à tout hasard.

—Eh bien, madame Ragon, je vais vous la payer.

Et en échange du papier portant la signature du propriétaire, la Chiffonne mit trois pièces de vingt francs dans la main de la concierge.

Elle prenait cette somme sur les cent francs que lui avait donnés la mère Agathe.

Le jour même, avant de revenir à Saint-Mandé et chemin faisant, elle chercha et le trouva rue Morand. Comme il était libre, elle emménagea trois jours après.

Les concierges, —il y avait le mari et la femme,— furent bien étonnés quand la Chiffonne leur dit :

—Le logement ne sera pas habité avant trois ans, la personne au nom de qui je l'ai loué étant absente de Paris. Mais les termes seront exactement payés, et une fois par mois je viendrai épousseter les meubles et tout nettoyer.

Or, un jour qu'elle était venu faire le ménage, comme elle l'avait dit, et qu'elle s'en retournait à Saint-Mandé après avoir passé une heure dans le logement elle se trouva tout à coup, dans une des rues aboutissant à la rue Saint-Maur, presque nez à nez avec un agent de la police des mœurs qu'elle connaissait depuis longtemps.

La malheureuse se mit à trembler de tous ses membres. Il lui était impossible de s'esquiver, de fuir, elle se vit perdue.

—C'est un homme dur, cet agent, la terreur des coureuses de rues ; il allait l'arrêter, la traîner au poste et après... Son sang se figeait dans ses veines.

Elle se colla contre la muraille, s'effaçant, se faisait petite, laissant au trottoir toute sa largeur, avec l'espoir que l'homme passerait sans la reconnaître. Mais non, il s'arrêta devant elle. Il souriait. Elle crut voir qu'il grinçait des dents. Elle était plus morte que vive.

—Comment ! la Chiffonne, c'est vous ? dit l'agent, que diable faites vous donc par ici ?

Elle voulut répondre, donner une explication ; mais elle ne put prononcer que quelques mots inintelligibles. L'agent vit qu'elle était affolée de terreur.

Il lui prit la main. Elle crut qu'il allait l'emmener, elle poussa un cri de détresse.

—Mais rassurez-vous donc, la Chiffonne, lui dit l'agent, vous voyez bien que je ne vous veux pas de mal ; en vérité il n'est pas permis d'être peureuse ; d'ailleurs, vous n'avez plus à avoir peur de moi, puisque vous n'êtes plus sous ma surveillance.

Elle le regarda avec de grands yeux ahuris.

—Allons, reprit-il, ne tremblez pas ainsi, remettez-vous et, si vous le voulez bien, nous causerons un instant. Vous êtes une bonne fille, la Chiffonne, et j'ai du plaisir à vous rencontrer.

La tremblouse, moins troublée, comprit enfin que l'agent lui parlait avec bienveillance et non avec sévérité.

—Vrai, fit-elle vous ne voulez pas m'arrêter ?

Il se mit à rire.

—Et pourquoi vous arrêterais-je ? demanda-t-il.

—Mais... je ne sais pas.

—Serait-ce parce que vous vous êtes enfuie de la maison où vous logiez rue des Vinaigriers ? Cela ne vous était pas défendu. Quand on ne se plaît plus dans un endroit on a bien le droit de s'en aller dans un autre. Du reste, vous avez été bien inspirée, car si vous étiez restée quelques jours de plus rue des Vinaigriers, vous auriez été arrêtée.

—Ah ! vous savez...

—Vous étiez accusée. De quoi ? Je l'ignore. Mais c'était grave, paraît-il, très grave. Bien que les plus fins limiers de la préfecture eussent été lancés sur vous, vous vous étiez si bien caché qu'il ne parvinrent pas à se mettre sur vos traces.

La Chiffonne se remit à trembler.

—Est-ce que je suis toujours recherchée ? demanda-t-elle avec angoisse.

—Votre question est naïve, ma chère, répondit l'agent en riant ; si vous étiez toujours sous mandat d'arrêt, depuis plusieurs mois déjà vous seriez à Saint-Lazare ou à Nanterre, ou dans une autre prison, car la police a fini par découvrir que vous vous étiez réfugiée auprès d'une de vos amies, la veuve Gosselin, ouvrière passementière, et que vous demeuriez avec elle à Saint-Mandé.

—Mais alors...

—Ah ! vous vous demandez pourquoi la police vous a laissés en repos. Voilà : comme vous étiez encore activement recherchée, le vent a tourné tout d'un coup, il y avait erreur, vous n'étiez pas coupable.

La Chiffonne regarda fixement l'agent. Elle ne comprenait pas.

—Alors, continua le policier, une note du chef de la sûreté fut communiquée aux inspecteurs de police ; cette note, que j'ai lue, car elle est venue dans mon bureau, disait :

“ Il n'y a plus lieu de rechercher la nommée Julie Verrier, dite la Chiffonne, et elle ne doit pas être inquiétée.”

—Vrai, vrai ? fit la complice de Gallot stupéfaite.

—Je vous dis ce qui s'est passé et, en effet, par ordre, vous n'avez pas été inquiétée.

Ce fut peu de temps après que l'on apprit que vous demeuriez à Saint-Mandé et que, dégoûtée du triste métier que vous faisiez auparavant et voulant vivre de votre travail, vous vous étiez mise bravement à apprendre l'état de passementière.

—Oui, monsieur, c'est la vérité.

—Je m'intéresse à vous, la Chiffonne, comme à une pauvre fille qui a plus souvent mérité la pitié que le blâme ; de temps à autre je m'informe de vous et je sais que vous perséverez dans vos bonnes résolutions ; eh bien, je vous en félicite, et c'était pour vous dire cela que j'ai désiré causer un instant avec vous.

Vous êtes devenue une bonne et habile ouvrière, cela devait être, vous aviez la volonté de bien faire. Enfin vous êtes sortie d'un enfer, courage, la Chiffonne, continuez, continuez ; vous êtes dans la bonne voie, et plus vous y marcherez, plus vous vous apercevrez que c'est dans la bonne conduite qu'on trouve les plus douces satisfactions. Le policier prit de nouveau la main de la Chiffonne et la serra amicalement.

—A propos, ajouta-t-il, je m'appelle Rondeau ; si vous aviez besoin un jour d'un service que je puisse vous rendre, n'hésitez pas à me le demander.

—Monsieur, répondit-elle, je n'oublierai jamais votre nom, ni le généreux appui que vous voulez bien m'offrir.

—Très bien. Encore une fois, la Chiffonne, bon courage.

Sur ces mots, l'agent de police s'éloigna, laissant la femme l'ancien serrurier ahurie, ayant peine à revenir de sa stupéfaction. Pendant quelques instants, immobile à la même place, la Chiffonne suivit l'agent des yeux, et quand il eut disparu au détour de la rue, elle respira bruyamment à pleins poumons, afin de se soulager d'une oppression douloureuse. Alors elle sortit de son immobilité et continua son chemin, le front courbé, les bras ballants. Sa tête était lourde de pensées.

II

PAUVRE FILLE

Ainsi, c'était vrai, elle avait été recherchée par la police, et un mandat d'arrêt avait été lancé contre elle. Pourquoi? Evidemment parce qu'elle était accusée d'être la complice de Joseph Gallot, arrêté à la suite d'une attaque nocturne, et qui avait à sa charge un certain nombre d'autres méfaits. Mais il a été reconnu qu'elle n'avait jamais participé aux crimes du cambrioleur, qu'elle les avait toujours ignorés et que, par conséquent, elle n'était point coupable. Alors, la police n'ayant plus à s'occuper d'elle, les agents avaient reçu l'ordre de ne pas l'inquiéter.

Voilà comment la Chiffonne expliquait les choses.

Mais au fond de sa conscience, elle sentait bien qu'elle n'avait aucun droit à cette indulgence dont la justice avait usé envers elle, et moins encore à la faveur particulière dont elle avait été l'objet.

Sans doute elle n'avait jamais prêté la main aux gredineries de l'ancien serrurier, et c'était seulement dans les derniers temps qu'elle avait fini par deviner que le misérable faisait partie d'une bande de malfaiteurs de la pire espèce.

Mais si, de ce côté, elle était innocente, n'avait-elle pas été la complice de son mari dans un crime plus lâche et plus odieux que les autres, lequel réclamait un châtement terrible?

Et, sachant combien elle était coupable, la malheureuse en voulait presque à la justice de son indulgence, elle lui en voulait de ne pas avoir découvert qu'elle était une misérable ne méritant aucune pitié.

Et elle se disait, en frissonnant :

— Si la justice apprend jamais que je suis la complice de Joseph dans l'enlèvement de l'enfant, je suis perdue ; je me verrai condamner à la prison pour le reste de mes jours, tout sera fini pour moi. Oh ! la justice ! Elle sera d'autant plus sévère pour moi qu'elle se sera trompée sur mon compte et que j'aurai bénéficié d'une indulgence dont je n'étais pas digne.

Tout finit par se savoir. La police a les yeux et les oreilles partout ; quand je me croyais si bien cachée, n'est-elle pas arrivée à découvrir que je demeurais à Saint-Mandé avec Aurélie ?

Oh ! je tremble !

Il reviendra.

Mon Dieu, s'il me permettait, s'il voulait... Avec quelle joie j'irais reprendre l'enfant pour le rendre à sa mère, qui a dû pleurer toutes les larmes de ses yeux !

Pauvre mère, comme elle doit souffrir !

Oh ! elle est à plaindre ! Eh bien, il me semble que je suis encore plus à plaindre qu'elle.

Comme on le voit, la Chiffonne croyait que les auteurs de l'enlèvement de l'enfant étaient restés inconnus.

A la vérité, entre autres choses qu'elle ignorait, elle ne savait pas que la dame de Vaucresson était la nièce de l'ancien serrurier.

D'ailleurs, pour croire que les auteurs du rapt étaient restés inconnus, elle avait une excellente raison : c'est que son mari n'avait pas été condamné pour ce crime, et qu'elle-même n'avait pas eu à en répondre devant la justice.

Elle aurait donc pu se croire à l'abri de toute poursuite, être sûre de l'impunité et se tranquilliser si, en elle, il n'y avait pas eu le remords, ce rongeur implacable qui lui faisait cruellement sentir qu'elle était une misérable, en même temps que sa conscience lui disait :

« Tôt ou tard, il faut que le crime soit puni ! »

Mais les punitions ne sont pas toutes infligées par des juges appliquant la loi.

Depuis l'instant où elle était sortie du jardin de Mme Clavier emportant l'enfant, l'expiation avait commencé pour la Chiffonne.

Cependant les bonnes paroles de l'agent Rondeau l'avaient

quelque peu réconfortés ; elle savait maintenant qu'elle n'avait rien à redouter de la police ; délivrée d'une de ses inquiétudes, il lui semblait qu'elle respirait mieux, qu'elle était plus à son aise.

Elle allait donc pouvoir sortir quand elle le voudrait, non plus la nuit, mais en plein jour, sans avoir à jeter autour de elle des regards craintifs, sans avoir peur de sentir la main dure d'un policier s'abattre tout à coup sur son épaule.

Elle irait à son tour porter l'ouvrage au magasin Aurélie n'aurait plus à s'étonner de sa persistance à ne pas vouloir sortir.

Oh ! comme elle allait se rassasier d'air et se griser de soleil !

Tout cela était beaucoup pour la pauvre fille, mais ce qui était plus encore, ce qui lui faisait monter à la tête comme des bouffées d'orgueil, c'est que l'agent de police Rondeau lui avait parlé avec bonté et lui avait serré la main, à elle, une femme de rien, au lieu de la repousser du pied avec mépris. C'était la première fois, depuis longtemps, qu'un honnête homme lui témoignait un véritable intérêt.

Quoique policier, ce M. Rondeau était un bien brave homme. Bien sûr il était marié et avait des enfants ; et c'était parce qu'il aimait sa femme et ses enfants qu'il avait été si bon pour elle.

A partir de ce jour, dont elle devait garder le souvenir, la Chiffonne ne se refusa plus à faire les courses du petit atelier. Au contraire, elle était la première à dire à Aurélie :

— Je ne veux pas que tu aies encore cette fatigue ; tu es la patronne, c'est toi qui dois rester avec tes ouvrières pour diriger et surveiller leur travail.

Et Aurélie, qui n'aimait pas à perdre son temps à courir, employait celui que Julie lui épargnait à des ouvrages d'un travail difficile que les ouvrières ni même la Chiffonne n'auraient pu faire. Et comme ces passementeries fines étaient beaucoup mieux payées, on retrouvait et au delà ce que la Chiffonne ne gagnait pas en faisant les courses.

Nos passementières ne travaillaient jamais le dimanche ; c'était leur seul jour de repos.

Le matin, Julie et Aurélie se levaient de bonne heure, allaient à la messe, faisaient ensemble le ménage, et, ayant dans un panier des provisions de bouche pour la journée, elles s'en allaient par les allées du bois de Vincennes, ravies de pouvoir se donner un peu de plaisir.

Presque toujours elles poussaient leur promenade jusque sur les rives riantes de la Marne, toujours si animées le dimanche dans la belle saison.

Bien qu'elles recherchassent de préférence et par goût les endroits peu fréquentés et mêmes solitaires, elles aimaient Joinville et Nogent, ces communes charmantes, chères aux promeneurs parisiens, dont les coquettes villas sont agréablement alignées sur les bords de la rivière.

Même quand on n'a pas l'esprit porté à la gaieté, il semble bon de voir la joie des autres.

Oh ! ces jours là, comme elle se gorgeait des rayons du soleil, la Chiffonne, et comme, avec volupté, elle respirait ce grand air des champs aromatisé par son passage dans les feuilles vertes attachées aux branches des hautes futaies !

Les deux ouvrières déjeunaient et dinaient sous l'ombrage des arbres, assises dans l'herbe ou sur un tapis de mousse quand l'herbe manquait. Elles n'étaient pas seules à prendre ainsi leurs repas en plein air ; de tous les côtés, des familles entières formaient cercle autour des morceaux de poulet ou de tranches de gigot froid, étalés sur une serviette blanche ou les feuilles d'un journal.

Ces repas sous les arbres, qui étaient autrefois fort à la mode, deviennent de plus en plus rares. Tout change avec le temps, même les habitudes. Aujourd'hui on ne voit plus guère que des familles de petits bourgeois et d'ouvriers aisés se donner le plaisir de ces agapes champêtres et patriarcales ; c'est sans doutes par respect de la tradition et parce que l'on a encore le culte du souvenir.

Pourtant, ces petites fêtes de famille étaient moins coûteuses que les plaisirs bruyants qu'on recherche maintenant ; et pour les Parisiens, loin du bruit de la ville, hors de l'atmosphère lourde des boutiques et des ateliers, secouant le souci des affaires, c'étaient de bonnes heures de récréation.

Si l'on n'entendait pas, comme les dîners officiels, l'excellente musique d'un brillant orchestre, on était égayé par des chanteurs aîlés, on avait autour de soi, dans les taillis, et au-dessus de sa tête, dans les grands arbres, le concert des oiseaux, et ils étaient d'autant plus joyeux, ces chanteurs du ciel, qu'ils savaient que, pour récompense, ils auraient à ramasser les miettes du festin sur la place abandonnée.

Il y avait des dimanches où Aurélie et Julie ne sortaient pas ensemble ; alors chacune allait de son côté.

Ces dimanches-là, la Chiffonne ne traversait point le bois de Vincennes pour gagner les rives de la Marne, elle n'aimait à faire cette promenade qu'en compagnie de son amie, une longue excursion dans Paris lui souriait davantage ; car, disons-le, ayant toujours vécu parqué dans un quartier, elle connaissait à peine la grande ville.

Dès qu'elle avait quitté Aurélie en lui disant : " A ce soir," elle s'enfonçait dans une des longues rues qui conduisent à la place de la Bastille. Mais comme c'était surtout au centre de Paris qu'elle aimait à se trouver, elle suivait le plus souvent la ligne des boulevards jusqu'à la Madeleine. Parfois, elle descendait la rue Royale et allait s'asseoir sur un banc de l'avenue des Champs-Élysées ou du jardin des Tuileries.

Il y avait là de tout jeunes enfants, blonds et roses comme des chérubins, qui lui causaient des émotions singulières. Quand, pour une cause quelconque, l'un d'eux se mettait à pleurer, cela lui rappelait les pleurs d'un autre enfant et elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir, et quand, tout à coup, un autre bébé s'écriait : " Maman, maman ! " des larmes lui venaient aux yeux et un long soupir s'échappait de sa poitrine.

Et cependant elle prenait grand plaisir à voir ces enfants jouer autour d'elle, et elle serait restée des heures entières à entendre leurs cris.

Toutefois, c'était sur les boulevards qu'elle plaisait le mieux ; il y avait là tant de belles choses à regarder, à admirer ! Elle faisait de longues stations devant les merveilleux étalages de ces objets de luxe qui semblent n'exister qu'à Paris, parce qu'on ne les voit pas dans aucune autre ville que Paris.

Elle était mêlée à la foule des promeneurs ; le boulevard lui appartenait comme aux autres ; elle était avec les riches, les heureux, Nul n'avait le droit de lui dire :

— Que fais-tu là ? Tu n'es pas digne de voir le jour, rentre dans la nuit !

On ne savait pas, on ne pouvait pas savoir ce qu'elle était ou plutôt ce qu'elle avait été ; elle était une femme comme une autre ; à part la richesse de son habillement, il n'y avait aucune différence à établir entre elle et les femmes élégantes qui la croisaient.

La dame, au bras de son mari, qui la frôlait en passant, ne s'écartait pas d'elle comme d'une chose malpropre. Les hommes la regardaient sans avoir sur les lèvres un sourire moqueur ou ironique ; des jeunes filles accompagnées de leur mère, ne se détournaient pas d'elle avec mépris.

Enfin elle était au milieu du monde élégant, et tout en se disant amèrement qu'elle n'était pas de ce monde-là, elle avait un tressaillement d'espérance à cette pensée qu'un jour, peut-être, elle pourrait sortir de son opprobre.

Mais pour cela, hélas ! il lui fallait, avant tout, briser sa chaîne d'esclave. En aurait-elle la force ?

J'essaierai, se dit-elle.

Elle n'osait pas dire : je le veux, parce qu'elle sentait bien que, sous le regard de son mari, elle n'aurait plus de volonté et que les meilleures résolutions qu'elle aurait prises s'en iraient comme la fumée au vent.

De temps à autre elle passait rue des Vinaigriers et causait quelques instants avec la vieille concierge qui, en somme, ne lui donnait pas de mauvais conseils. Au contraire, sachant que

la Chiffonne travaillait, elle l'encourageait à marcher dans cette nouvelle voie.

Le travail était encore, quoi qu'on dise, ce qu'il y avait de plus sûr et de meilleur pour les pauvres filles du peuple.

Et parlant d'elle surtout, elle se lançait dans une longue tirade sur les difficultés de l'existence, les malheurs immérités, les déboires, les désillusions, les misères de la vie, les souffrances des pauvres femmes, toujours sacrifiées, toujours victimes, les injustices du sort, la gredinerie de ces monstres d'hommes, etc... etc...

Pour conclusion un gros soupir accompagnant ces mots :

— Ah ! si j'avais su !

Cette phrase, elle ne manquait pas de la soupirer chaque fois qu'elle venait de faire allusion aux premiers incidents de sa jeunesse.

Une après-midi, comme elle était en train de caresser son gros chat noir, qui s'allongeait sur ses genoux en ronronnant de plaisir, elle vit la Chiffonne, toute bouleversée, se précipiter dans sa loge.

— Tiens, c'est vous, la petite ? fit-elle : mais qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous venez d'être poursuivie par un chien enragé ?

— Non, ce n'est pas cela.

— J'y suis : encore un malheur, il n'y a que cela dans la vie. Allons, voilà une chaise, essayez vous.

La Chiffonne s'affaissa sur le siège.

— Maintenant, ma petite, dites moi ce qui vous arrive.

— Avez-vous vu Joseph ?

— Joseph ! Quel Joseph ?

— Joseph Gallot ?

— Comprends pas.

— Ah ! je respire ; c'est que, voyez-vous, s'il était venu...

— Eh bien, s'il était venu ?

— Je ne sais pas ce qu'il aurait dit, ce qu'il aurait fait.

— Décidément, la Chiffonne, je ne comprends toujours rien, mais rien du tout. Voyons, tâchez de vous mieux expliquer.

— Joseph n'est pas venu encore, c'était de que je craignais ; mais aujourd'hui ou demain, mère Ragon, vous le verrez.

— Qui vous a dit cela ?

Personne. Mais vous savez qu'il a été condamné à trois ans de prison.

— Oui, à trois ans, et ce n'était pas assez, je l'ai toujours dit, la justice s'est trompée.

— Ce matin, je me suis rappelé la date de sa condamnation.

— Après ?

— C'était le 29 juillet, et nous sommes aujourd'hui au 30 juillet : donc il a fini son temps hier et a dû être mis en liberté.

— Dame, je le croirais assez. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Ah ! si vous saviez !...

— Ah ! ça, petite, est-ce que, réellement, vous ne tenez encore pour ce Barbe-bleue ?

— Hélas !

La vicille haussa les épaules.

— Mais c'est à n'y pas croire ! c'est de la folie ! s'écria-t-elle. Vrai, cela me met hors de moi !

Je vous le dis crûment, la Chiffonne vous êtes d'une bêtise à couper un conteau.

— Je suis malheureux, mère Ragon, oh ! oui, la créature la plus malheureuse qu'il y ait au monde.

— Parce que vous êtes une sotte, parce que vous êtes stupide.

— Je vous le jure, je voudrais me détacher de cet homme, et je ne peux pas, je ne peux pas !

— Misère de ma vie ! mais vous l'aimez donc ?

— Je ne l'aime pas, mère Ragon, et je crois bien que je ne l'ai jamais aimé.

— Eh bien, alors ?

— Mais j'ai peur de lui.

— Et c'est par la peur qu'il vous tient ?

— Hélas ! oui. Si je ne faisais pas ce qu'il veut, tout ce qu'il veut, il me tuerait.

—Allons donc ! on ne tue pas comme ça les gens.
—Il me tuerait, vous dis-je ; oh ! je le connais, allez, je le connais bien.

—Vous a-t-il écrit depuis qu'il est en prison ?

—Jamais.

—Alors rien ne vous dit qu'il pense encore à vous et qu'il voudra que vous reveniez avec lui.

—Si, si, il me reprendra, j'en suis sûre.

—Est-ce que vous lui avez écrit, vous ?

—Non. Je ne savais pas où il était ; c'est seulement le mois derniers que j'ai appris qu'il subissait sa peine à Clairvaux.

—Où est-ce, Clairvaux ?

—Dans le département de l'Aube. Comme il ne sait pas que je lui ai loué un autre logement, c'est ici, naturellement, qu'il viendra tout d'abord.

—Il n'y a pas à en douter. Eh bien, je le verrai, ce monsieur, et je le recevrai avec tous les égards qui lui sont dus. C'est égal, la Chiffonne, convenez avec moi que vous êtes une daôle de fille.

—Pourquoi ?

—Comment, par la grâce de Dieu et de la police vous êtes débarrassée d'un affreux bandit, et au lieu de ne plus occuper de lui et de ses affaires, vous payez ce qu'il doit au propriétaire et vous louez un autre logement où vous faites transporter tout ce qui est à lui ! Je vous l'ai déjà dit, ma petite, je ne peux pas avaler ça. Moi, à votre place, j'aurais gardé mon argent et laissé vendre.

La Chiffonne secoua tristement la tête.

—C'était impossible, fit-elle.

—Parce que vous n'êtes qu'une poule mouillée.

—Il tient beaucoup à ses meubles ; si je les avais laissés vendre, il ne m'aurait jamais pardonné cela.

—Pourtant, si vous n'aviez pas eu d'argent pour payer ?

—C'est vrai.

—Ah ! vous voyez... *Eh bien, il fallait faire comme vous aviez été sans le sou.

La Chiffonne baissa la tête.

—Vous croyez peut-être qu'il vous saura gré de tout cela ? des bêtises !

Il ne vous en remerciera même pas. Les hommes sont tous les mêmes, des ingrats, des égoïstes ; ils croient que la femme est faite pour se sacrifier pour eux et pâtir toujours. Ah ! ma pauvre Chiffonne, je vous plains, car avec les idées que vous avez, vous n'êtes pas au bout de vos peines.

Il va sans dire que depuis trois ans vous avez payé le loyer d'un logement que vous n'habitez pas ?

—Il le fallait.

—Il le fallait ! Tenez, vous me faites rire. Il le fallait pour conserver à M. Joseph Gallot des choses auxquelles il tient beaucoup. De sorte que vous avez travaillé, trimé, que vous vous êtes privée de tout pour un chenapan qui s'empressera de vous récompenser en vous rouant de coups.

Eh bien, non, non, je ne pourrai jamais avaler ça. C'est plus que bête, ça me fait bondir, et, si vous étiez ma fille, je crois bien que je deviendrais enragée.

Enfin vous avez peur de ce coquin ; oh ! je comprends la peur ; mais, ma petite, une peur comme la vôtre n'est pas naturelle. Il faut qu'entre vous et Gallot il y ait quelques chose de terrible.

La Chiffonne sursauta et devint très pâle.

—J'ai vu de drôles de choses dans ma vie, reprit la concierge, mais jamais rien de pareil à tout ceci. C'est bien vrai, on en apprend tous les jours. Mais qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là ?

—Un démon, murmura la Chiffonne.

—Ma foi, je suis tentée de le croire. Mais moi, ma petite, je n'ai peur du diable. M. Joseph Gallot peut venir ; si terrible qu'il soit, il ne me fera pas trembler. À propos, qu'est-ce qu'il faudra lui dire ?

—Vous lui remettrez ceci, reprit la Chiffonne, en tendant à la concierge un carré de papier.

—Rue Morand, numéro 10, lut la vieille.

... Ah ? c'est là que vous avez loué ?

—Oui.

—C'est bien, quand il se présentera, on lui remettra ce papier.

—Sans cela il ne saurait où aller.

—Peut-être. Et je n'aurai rien à lui dire ?

—Si, vous lui direz que c'est là qu'il demeure et qu'il n'aura qu'à donner son nom aux concierges pour qu'on lui remettede la clef du logement.

—Et s'il me parle de vous, s'il me demande ce que vous ne m'avez pas vu depuis plusieurs mois.

—La Chiffonne, dites-le, vous avez l'espoir qu'il ne songera pas à vous retrouver, qu'il vous laissera tranquille ?

—Hélas ! non, je n'espère pas cela.

—Alors, l'espoir que vous avez est qu'il ne vous retrouvera pas ?

—Voilà ce que je voudrais, mais je n'ai pas plus cette espoir que l'autre.

—S'il en est ainsi, je ne vois pas pourquoi vous ne lui donneriez pas tout de suite votre adresse.

—C'est vrai, répondit la Chiffonne en se levant ; mais j'ai mon idée, je préfère attendre. Je suis point pressée de le revoir, et il pourrait croire le contraire si je lui faisais savoir où je demeure.

—Voilà, vous voulez qu'il vous cherche. Une coquetterie.

La Chiffonne secoua tristement la tête.

—Maintenant, mère Rogon, reprit-elle je vous quitte, au revoir !

—Au revoir, la Chiffonne. Quand vous reverra-t-on ?

—Je ne sais pas un de ces jours.

—Oh ! vous voudrez savoir s'il est revenu !

—Oui, si d'ici huit jours je n'ai pas entendu parler de lui.

—Dites donc, petite, peut-être est-il mort.

—Oh ! vous avez là une idée....

—Dame, c'est dans les choses possibles ; est-ce que vous le pleureriez, s'il était mort ?

La Chiffonne eut une lueur dans le regard.

—S'il n'était plus, répondit-elle, je remerciais le ciel ; ce serait ma délivrance.

III

RETOUR DE CLAIRVAUX

Si, en arrivant à Paris, Joseph Gallot s'était immédiatement rendu rue des Vinaigriers, il aurait trouvé la Chiffonne causant avec la mère Rogon.

Mais il était connu dans sa rue, trop connu, et comme il ne tenait pas à attirer l'attention des gens, à être regardé comme une bête curieuse, il avait décidé qu'il attendrait la nuit pour rentrer à son domicile, s'il avait encore un domicile, ce donc il n'était nullement sûr.

Il tourna donc le dos au faubourg Saint-Martin et s'achemina vers le haut du faubourg Poissonnière, et il espérait rencontrer d'anciens camarades dans un cabaret borgne.

Mais le débit de vins et liqueurs avait changé de propriétaire et celui-ci, ayant voulu assainir son établissement, avait commencé par en chasser toute la vermine, et autres mauvaises graines avaient dû chercher un autre lieu de réunion.

Gallot devina cela en se trouvant en face de visage inconnus et en voyant de paisibles commerçants du quartier faire leur partie de dominos dans l'arrière-boutique autrefois infectée de toutes les puanteurs.

Il avait chaud et soif. Il se fit servir un verre de vin sur le comptoir. Aussitôt après avoir bu, il sortit et, n'ayant pas autre chose à faire, il s'en alla flâner du côté de la Villette et des buttes Chaumont.

Il était content de se retrouver dans cette bonne ville de Paris, et cependant, il était préoccupé, soucieux.

C'est que, depuis trois ans, il avait pu se passer bien des choses.

N'allait-il pas se heurter à de cruelles déception ?

Allait-il retrouver la Chiffonne rue des Vinaigriers ?

Il lui avait conseillé de s'en éloigner pendant quelques jours, mais, sans doute, quand elle avait vu qu'elle aucune crainte à avoir, elle était revenue. Alors, qu'avait-elle fait ?

Et comme il jugeait les autres d'après lui-même, l'ancien serrurier croyait la Chiffonne capable de toutes les infamies.

Il se demandait si sa gueuse ne s'était pas empressée de vendre ses doubles, son linge, toutes ses nippes afin d'avoir de l'argent pour faire la noce. Car il n'admettait pas un instant que la Chiffonne fût devenue rangée.

Mais il avait des inquiétudes, et pour y faire diversion, il s'en prenait à tout. Volontiers, il aurait cherché querelle à un passant. Il avait besoin de verser sa bile, et comme à plaisir il s'échauffait, se montait la tête, s'excitait à la fureur.

Il était fiévreux ; sous son front brûlant les pensées se succédaient rapidement.

Soudain, il tressaillit, et un éclair fauve jaillit de son unique prunelle.

Il resta un instant tout étourdi, comme écrasé

C'était l'effet produit par une nouvelle pensée qui venait d'éclater dans sa tête.

Que la Chiffonne l'eût abandonné, il s'en moquait, ce n'était rien. Mais, maintenant, il craignait une autre trahison.

Il savait que la Chiffonne n'était pas allée, le jour dit, au rendez-vous donné à Mme Clavière au cimetière du Père-Lachaise. Mais, depuis, malgré qu'il le lui eût défendu, n'avait-elle pas rendu l'enfant et empoché les cent mille francs ?

Après tout, pourquoi n'aurait-elle pas fait cela ?

Et le borgne était d'autant mieux disposé à le croire que lui, à la place de la Chiffonne, n'aurait pas hésité un instant à le faire.

Autre chose encore semblait lui donner raison et contribuait à le convaincre que la Chiffonne, profitant de la situation et agissant pour son propre compte, avait rendu l'enfant et reçu la somme demandée à la mère. En effet, quand il était accusé d'avoir enlevé le petit André, quand on avait la preuve de sa culpabilité, comment se faisait-il que, tout à coup, sans qu'il ait pu savoir pourquoi, le juge d'instruction ne lui ait plus parlé de cette affaire ? Comment, enfin, n'avait-il pas eu à rendre compte de ce crime devant la cour d'assises ?

La réponse à ces questions était facile et venait naturellement : la Chiffonne avait rendu l'enfant à Mme Clavière et celle-ci avait retiré sa plainte.

Ainsi la Chiffonne avait fait cela ! Elle l'avait trompé, dupé, trahi... Elle l'avait volé. Oh ! la coquine !

Et entre deux grognements il se disait, les poings crispés :

— Je lui casserai les reins !

Mais où était-elle ?

Elle avait pu quitter Paris, peut-être même se sauver à l'étranger. Et en admettant qu'elle fût restée à Paris, elle avait certainement quitté la rue des Vinaigriers pour s'aller cacher dans un autre quartier. Comment parviendrait-il à la retrouver pour lui faire rendre gorge ?

Il ne se dissimulait pas les difficultés d'une pareille tâche. Paris est si grand !

Grâce aux quelques louis qu'il avait dans sa poche, il pouvait se tirer d'affaire pour l'instant et pendant quelques jours. Mais après ?

En proie à une agitation croissante, il s'en allait à travers les rues, marchant à grandes enjambées, comme un fou, gesticulant, grognant, rugissant.

Enfin il vit disparaître le soleil et venir la nuit ; de tous les côtés les becs de gaz s'allumaient. Il était revenu sur les boulevards extérieurs. D'un pas rapide il descendit le faubourg Saint-Martin encombré d'une population grouillante d'ouvriers et d'ouvrières qui, sortis des ateliers, remontaient, pressés, vers la Chapelle et la Villette.

— Il faut voir, murmurait-il, il faut savoir.

La mère Ragon achevait son modeste repas du soir, en compagnie de son chat, couché sur ses épaules, lorsque Gallot ou-

vrit brusquement la porte de sa loge et entra en disant :

— Bonsoir la mère, c'est moi.

La concierge, que la Chiffonne avait prévenue, ne fut pas trop surprise ; cependant, elle resta un instant sans voix, sans pouvoir faire un mouvement, écarquillant les yeux.

— Voyons, mère Ragon, est-ce que vous ne me reconnaissez pas.

— Si, si, je vous reconnais, Joseph Gallot.

— Parbleu, j'ai toujours la même tête.

— Où ! ça, c'est vrai. Mais d'où sortez-vous donc ?

— J'arrive de voyage.

— Oh ! vous pouvez bien dire que vous revenez de prison.

— Ça, c'est un détail, fit le borgne fronçant les sourcils.

— Si vous voulez.

— Mais c'est pas tout ça, la Chiffonne est-elle là ?

— Hein ? comprends pas.

— Je vous demande si la Chiffonne est là-haut, dans le local.

La concierge, qui s'était levée, se mit à lui rire au nez.

— Le local donc vous parlez, répondit-elle d'un ton moitié sérieux, moitié railleur, est occupé depuis trois ans par d'autres locataires ; vous n'êtes plus de la maison, monsieur Joseph Gallot.

— Ah ! je m'en doutais, prononça-t-il d'une voix creuse, elle a tout vendu, la gueuse !

— Le plus grand malheur de celle que vous appelez la gueuse est de vous avoir connu ; c'est une bonne et brave fille, entendez-vous ? qui vaut mieux dans son petit doigt que vous dans toute votre personne.

— Vous n'êtes pas gracieuse, la mère.

— Je suis comme ça. Et je ne me gêne pas pour vous le dire, vous ne méritez pas ce que la Chiffonne a fait pour vous.

— En vérité, je suis curieux de savoir ce que la Chiffonne a fait pour moi.

— Vous trouvez peut-être que ce n'est rien de s'être sacrifiée pour vous, d'avoir été ici, pendant plus d'un an, votre souffredouleur ! On sait que tous les jours, trois fois plutôt qu'une, vous la battiez comme plâtre. Était-elle assez bête, mon Dieu ! Vous croyez qu'elle a vendu vos meubles et vos frusques, vous vous trompez ; c'est le propriétaire qui voulait faire vendre pour débarrasser le logement, car il ne voulait plus de vous dans sa maison, ni pour or, ni pour argent. Mais, toujours trop bête, la Chiffonne est venue, a payé le terme et a déménagé.

— Ah ! Et où niche-t-elle, à présent ?

— Je n'en sais rien

— Allons donc !

— Je n'en sais rien, vous dis je.

— La mère vous essayez de me cacher la vérité. De sorte que, moi, je suis sans domicile et vais être forcé de coucher à la belle étoile comme un chien errant.

— Franchement, si vous en étiez là, je ne vous plaindrais pas. Mais non, soyez rassuré, vous avez un gîte, rue Morand ; tenez, voici l'adresse. Vous n'aurez qu'à dire votre nom et on vous remettra la clef de votre logement. Vous retrouverez là tout ce qui vous appartient.

Le borgne était stupéfait et restait immobile, planté sur ses jambes comme un poteau.

Était-ce croyable ?

Mais il tenait l'adresse, il la lisait et reconnaissait l'écriture de sa femme.

— Ainsi, balbutia-t-il, la Chiffonne...

— Eh bien, oui, la Chiffonne a loué ce logement pour y mettre vos meubles. Ah ! vous n'auriez pas fait cela, vous ! Je vous le répète, la Chiffonne est une brave fille et elle vaut cent fois mieux que vous.

— C'est entendu. Mais vous ne me dites pas tout, vous voudriez me ménager une surprise.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais retrouver la Chiffonne rue Morand, n'est-ce pas ?

— Cela vous serait agréable, paraît-il, je le comprends ; mais ne vous attendez pas à cette surprise.

—Pourtant...

—La Chiffonne ne demeure pas et n'a jamais demeuré rue Morand.

—Ah ! fit Gallot, dont le front se rembrunit subitement...

Tout d'abord les paroles de la concierge avaient calmé son irritation nerveuse, puis il n'était pas resté insensible à ce que la Chiffonne avait fait, évidemment par attachement et dévouement pour lui, il en avait même été touché et, aussitôt, il s'était reproché ses injustes soupçons.

Mais sa nature perverse reprenait le dessus, les mauvaises pensées revenaient, et avec elles le doute.

—Ainsi, reprit-il, arrêtant son regard sombre sur la concierge, pendant trois ans la Chiffonne a payé le loyé d'un logement qu'elle n'habitait pas ?

—Oui elle a payé, et très exactement encore.

Gallot eut comme un grincement de dents.

Il se disait :

—Pour donner ainsi de l'argent, bêtement, comme si on l'a jetait dans la rivière, il faut en avoir à pleines mains.

Il était de nouveau convaincu que la Chiffonne avait rendu l'enfant et touché les cent mille francs.

—Matin, fit-il avec un faux sourire, elle est donc devenue riche, la Chiffonne ?

La mère Ragon lui jeta un regard de travers en haussant les épaules.

—Dites donc plutôt, répliqua-t-elle, que la pauvre femme a sué sang et eau pour que vous ne soyez pas forcé, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, de coucher à la belle étoile comme un chien errant. Ah ! oui, riche... Est-ce qu'on a jamais vu une ouvrière s'enrichir ? On sait bien ce qu'une femme peut gagner par jour, même en travaillant des quinze et seize heures, en passant les nuits.

Gallot regardait la femme avec ahurissement.

—Ah ! ça, mère Ragon, dit-il, que diable me chantez-vous là ?

—Je vous chante un air que vous avez depuis longtemps oublié, l'air du travail ; et je vous apprend que la Chiffonne, en brave fille qu'elle est, a désiré être ouvrière et qu'elle est ouvrière.

—La Chiffonne est ouvrière ? La Chiffonne travaille ?

—Elle travaille, elle est ouvrière et bonne ouvrière, qui gagne ses cinq ou six francs par jour.

—Voyons, mère Ragon, vous êtes sûre, bien sûre ?

—Me prenez-vous pour une menteuse, par hasard ? Ou moment que je vous le dis...

Gallot ne se serait jamais imaginé cela ; il n'en revenait pas il était confondu. Mais il n'avait plus ses craintes, il s'était trompé, il avait été absurde en soupçonnant la Chiffonne. Comme s'il ne la connaissait pas ! Pourtant elle lui avait donné de preuves de sa soumission à ses volontés, de son absolu dévouement.

Il était content, le misérable, et sa satisfaction s'épanouissait dans un large sourire.

—Allons, la mère, dit-il, prenant un ton doux et sûr, ne nous fâchons pas, je sais bien que vous dites toujours la vérité ; laissez moi, cela vaut mieux, vous remercier de m'avoir appris toutes ces choses.

—Oh ! ça n'en vaut pas la peine.

—Mais si, mais si.

—Alors vous êtes satisfait ?

—On ne peut plus satisfait.

Il ne mentait pas, et cependant quelque chose la taquinait encore. La concierge devait savoir où était la Chiffonne, et elle le lui cachait. Pourquoi ? Est-ce qu'il y avait là un mystère ?

—Voyez-vous souvent la Chiffonne ? demanda-t-il.

—Non, pas souvent ; elle est venue me voir au mois de janvier dernier pour me souhaiter la bonne année.

—Vous ne l'avez pas vue depuis ?

—Si, une fois, dans la semaine de Pâques, mais une minute ; elle m'a seulement dit bonjour, en passant.

—Ah ! elle n'est pas prodigue de visites.

—Cela prouve qu'elle ne perd pas son temps à courir les rues.

—C'est vrai. Avez-vous encore quelque chose à me dire, mère Ragon ?

—Non, vous pouvez vous en aller.

Mais Gallot, qui tenait à savoir où demeurait la Chiffonne et qui espérait que la concierge finirait par le lui dire, n'était point pressé de quitter la place.

Après être resté un moment silencieux, ayant l'air de réfléchir, il reprit :

—Mère Ragon, la Chiffonne est ouvrière, c'est parfait ; mais pour être ouvrière, une bonne ouvrière, il faut qu'elle ait appris un état.

—Naturellement.

—Elle est donc entrée en apprentissage ?

—Bien sûr. Elle a eu de la chance : elle a retrouvé, par hasard une ancienne connaissance, une ouvrière, qui travaille pour les plus grandes maisons de Paris, et cette brave femme a appris son état à la Chiffonne.

—En effet, c'est avoir de la chance. Et quel est cet état que la Chiffonne a appris ?

—L'état de passementière.

Cette réponse, qui eût été de peu d'importance pour un autre, était une clarté pour l'ancien serrurier.

Il n'ignorait pas, en effet, que l'amie de sa femme, la veuve Gosselin, était une excellente ouvrière passementière.

—C'est bon, se dit-il, je suis sur la piste.

Il n'avait plus rien à demander à la concierge.

—A propos, lui dit la femme, comme on ne vous connaît pas rue Morand, vous pourrez bien dire aux concierges de la maison que vous revenez d'un long voyage.

—Ma foi, le conseil est bon, je le suivrai. Merci encore, mère Ragon, et bonsoir ; je vous souhaite de conserver longtemps encore votre florissante santé.

—Oh ! des politesses, vous n'en aviez guère autrefois.

—On se civilise, répliqua-t-il en riant.

—Alors, la prison est une bonne école. Malgré cela, Joseph Gallot, je vous souhaite, moi, de ne pas retourner d'où vous venez.

—On y veillera. C'est égal, la mère vous êtes dure...

—C'est bien, bonsoir.

Vingt minutes plus tard, le borgne se présentait dans la loge de la maison de la rue Morand.

Il se nomma, et malgré sa figure peu sympathique, il fut accueilli comme le plus honorable des locataires.

—Depuis quelques temps, nous vous attendions tous les jours, dit l'homme.

—Je reviens de loin, répondit-il avec aplomb et avec ces sardonnes tempêtes en mer, la traversée dure des mois.

La femme alluma une bougie et lui dit :

—Venez, je vais vous conduire chez vous.

Tout d'abord, Joseph jeta un long regard investigateur dans le logement où tout était propre et dans un ordre parfait.

—La personne qui a loué pour moi vient-elle souvent ? demanda-t-il.

—A peu près une fois par mois ; elle passe ici une heure à épousseter, à frotter, à brosser ; du reste vous voyez que tout est en bon état.

Tout, en effet, attestait les soins donnés au logement par une ménagère scrupuleuse. Pas de toiles d'araignées, pas de poussière, le parquet ciré, les meubles luisants.

—Monsieur, je vais mettre des draps à votre lit, dit la femme.

—Je ne veux pas vous donner cette peine, merci ; je sais faire un lit, en voyage, vous savez...

La concierge se retira en lui laissant de la lumière.

—Hum ! fit-il, je me sens tout regaillard ; c'est bon de se retrouver chez soi, de revoir ses meubles, ses amis d'autrefois. Il resta quelques instants pensif.

—Allons, je suis bête, reprit-il, au diable les vieux souvenirs !

Il ouvrit l'armoire. La aussi la main de la Chiffonne avait passé. Les draps de lit, les chemises, tout le linge de Gallot, en un mot, était sur les rayons symétriquement rangé et aligné.

Dans les tiroirs d'une commode il retrouva quantité d'objets, entre autres une blague à tabac et des pipes.

—Jusqu'à mes pipes ! murmura-t-il.

Il entra dans un petit cabinet. Ses effets d'habillement nettoyés, remis à neuf, soigneusement brossés, étaient là, accrochés à des patères.

—Hum ! fit-il encore.

Ensuite il prépara son lit et se coucha.

—La mère Ragon a raison, se dit-il avant de s'endormir, la Chiffonne est une bonne et brave femme, que j'ai trop longtemps méconnue ; oui, décidément, c'est une femme précieuse ; elle a de l'ordre ; elle est intelligente et d'un dévouement... Si j'avais su l'apprécier dès les premiers jours, je l'aurais autrement dirigée et bien sûr, j'en aurais fait quelque chose. Mais me voilà revenu, ce n'est que trois ans de perdus. Maintenant, faudra voir.

Le lendemain Joseph Gallot fit gravement son ménage.

La Chiffonne lui avait donné l'exemple de l'ordre et de la propreté, et il ne voulait plus que sa chambre fût un taudis.

A neuf heures il s'habilla. Grâce à une chemise d'une blancheur irréprochable, à un complet qu'il revêtit et à des brodequins presque neufs, il se donna l'air pimpant d'un petit rentier content de lui et de tout le monde.

Il descendit, échangea quelques paroles avec les concierges, leur laissa, à tout hasard, la clef du logement et s'en alla déjeuner chez un traiteur du quartier.

A onze heures il était à Saint Mandé, dans la rue où demeurait Aurélie Gosselin.

Prudemment et adroitement il s'informa, disant qu'il était courtier d'une importante maison de commission.

Il eut bientôt appris ce qu'il voulait savoir : que depuis plus de trois ans Julie Verrier demeurait chez Mme Gosselin ; que toutes deux travaillaient dans la passementerie et qu'elles avaient de l'ouvrage plus qu'elles n'en pouvaient faire, puisque, dès le comment de l'année, Mme Gosselin avait été obligée, pour ne pas refuser des commandes, de prendre deux ouvrières.

On ajouta que les deux amies jouissaient d'une excellente réputation qu'elles payaient comptant tout ce qu'elles achetaient, qu'elles faisaient sûrement des économies, enfin qu'elles étaient très estimées de tout le monde.

Gallot eut d'abord l'intention de se présenter chez Aurélie et de dire à la Chiffonne en parlant en maître :

—Tu es ma femme, je te réclame, suis-moi !

Mais en réfléchissant, il comprit qu'il commettrait là une imprudence qui pourrait avoir de graves conséquences.

La veuve Gosselin, ne le connaissant pas, devait ignorer ses relations avec son amie, et il pouvait être dangereux pour lui qu'elle le connût.

Ne risquerait-il pas aussi de faire un tout considérable à la Chiffonne, en lui faisant perdre l'amitié d'Aurélie ? Sa femme travaillait, gagnait sa vie ; or, comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, il fallait ménager cette ressource du travail, c'est-à-dire ne pas faire perdre à la Chiffonne son gagne-pain, dans le cas où elle serait forcée de reprendre son métier de passementière.

Donc, tout bien examiné, écrire était préférable.

Il entra dans un café, se fit servir une chope de bière et demanda ce qu'il lui fallait pour écrire.

Après avoir barbouillé inutilement trois ou quatre feuilles de papier, il parvint enfin à griffonner les lignes suivantes dont nous n'avons pas conservé les fautes d'orthographe :

“ Ma chère petite femme,

“ Depuis hier je suis de retour de mon voyage et installé dans le logement de la rue Morand, que j'ai trouvé tout à fait de mon goût. Je me porte très bien et je pense que la présente te trouvera aussi en bonne santé.

“ Après une si longue absence, j'ai hâte de te voir et de t'embrasser comme je t'aime, et puis aussi de causer avec toi. Allons-nous en avoir des choses à nous raconter !

“ Je t'attendrai demain toute la journée ; n'importe à quelle heure tu viendras, tu me trouveras.

“ Te revoir, quel plaisir et quelle joie ce sera pour moi, ma Chiffonnette chérie ! Tu ne manqueras pas de venir, n'est-ce pas ?

“ Si tu ne venais pas, c'est que tu voudrais me forcer à aller te chercher.

“ Ton bon ami,

“ J. G.”

Joseph Gallot était tendre ; sa tendresse pourrait même paraître excessive si nous ne savions pas tout l'intérêt qu'il avait à ressaisir sa femme. Sa missive était une glu dont il connaissait la force ; plus d'une fois il avait employé auprès de la Chiffonne les mots doux, les caresses, et le moyen lui avait toujours réussi.

Il savait que beaucoup de femmes, faciles à tromper, se laissent prendre à des semblants d'affection.

Cependant la dernière phrase de sa lettre soulignait une menace sur laquelle il comptait également, dans le cas où sa femme aurait des hésitations.

Enfin, toujours prudent, il avait signé seulement de ses deux initiales. Comme cela, si la lettre tombait sous d'autres yeux que ceux de la Chiffonne, son nom resterait caché.

Vers quatre heures, avant de rentrer chez lui, il mit sa lettre dans la boîte d'un bureau de poste, en se disant :

—Elle arriva ce soir.

En effet, vers sept heures, comme les ouvrières venaient de s'en aller, la Chiffonne reçut la lettre des mains de la concierge, qui s'était empressée de la monter, ayant lu sur l'enveloppe le mot *pressé*.

La Chiffonne reconnut tout de suite la grosse écriture de l'ancien serrurier.

—Déjà ! se dit elle.

Et posant son ouvrage sur la table, elle se leva brusquement et passa dans sa chambre.

Quand, au bout de vingt minutes, elle vint retrouver Aurélie, celle-ci l'examina curieusement.

—Est-ce que tu viens de recevoir une mauvaise nouvelle ? demanda-t-elle.

—Ni bonne ni mauvaise, répondit évasivement Julie.

—Pourtant, tu es toute drôle, tu as l'air inquiet.

—Mais non.

—Tu es très pâle et, si je ne me trompe, tu as pleuré.

—Eh bien, tu te trompes, Aurélie, je n'ai pas pleuré.

La passementière hochait la tête.

—Enfin, qui donc t'a écrit ? reprit-elle.

—Une personne que j'ai connue autrefois.

—Ah ! Et cette personne ?

Julie gardant le silence, Aurélie ajouta :

—Est-ce une femme ou un homme ?

—Un homme.

—Qu'est-ce qu'il te veut, ce monsieur ?

—Il désire me voir, il a quelque chose à me dire.

—Et il te donne un rendez-vous ?

—Oui.

—Pour quand ?

—Pour demain.

—Et tu iras ?

—Je ne peux pas faire autrement.

—Ah !

Et voyant que ses questions embarrassaient son amie, et qu'elle lui répondait avec effort, Aurélie cessa de l'interroger.

La veuve Gosselin avait depuis longtemps deviné qu'il existait un secret douloureux dans la vie de Julie Verrier ; mais nous savons combien elle était discrète ; toujours elle avait respecté le silence que gardait la Chiffonne.

IV

TOUJOURS ESCLAVE

Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ?

Ainsi ronchonnait Joseph Gallot, appuyé à sa fenêtre et regardant dans la rue, des deux côtés, aussi loin qu'il pouvait, croyant à chaque instant reconnaître la Chiffonne parmi les femmes qui marchaient sur les trottoirs d'un pas plus ou moins alerte.

Il attendait depuis le matin, et il était plus de deux heures de l'après midi ; une déception succédait sans cesse à une autre, il commençait à la trouver mauvaise.

Pour la centième fois peut-être il répétait :

— Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ?

En face, une douzaine de gamins jouaient dans un chantier ; de temps à autre ils jetaient les yeux sur cet homme, cet homme laid à faire peur, qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils voyaient pour la première fois et qui était toujours là, à la fenêtre, dans la même attitude.

On connaît les gamins de Paris : s'ils avaient pu deviner ce qui préoccupait l'homme de la fenêtre, sans nul doute ils se seraient tous mis à crier à tue-tête :

“ Viendra ! viendra pas ! ”

C'eût été un étourdissant charivari.

Mais Gallot, dans aucun cas, n'était homme à laisser tomber de ses lèvres ou à jeter au vent, qui les porte on ne sait où, des paroles compromettantes.

Sans signes extérieurs d'impatience, il rongait son frein.

D'ailleurs il lui avait dit qu'il l'attendrait toute la journée, elle pouvait encore venir : le jour n'était pas près de finir.

— C'est égal, se disait-il, j'ai eu tort, j'aurais dû lui fixer l'heure.

Quant il se trompait en croyant voir, dans une femme à l'allure d'une ouvrière, la Chiffonne qui arrivait, il y avait en lui un sourd grondement de colère.

Chassez le naturel, il revient au galop.

L'ancien serrurier, doux comme un mouton, la veille, était hanté maintenant par des pensées sinistres et sentait se réveiller tous ses instincts féroces.

A un moment, pris d'un accès de fureur subite, il ferma violemment la fenêtre et s'écria, en frappant du pied :

— Si elle ne vient pas, la gueuse, j'irai la chercher et je l'étranglerai !

Et une de ses mains nerveuses serrait son bras comme si c'eût été le cou de la Chiffonne.

Mais l'accès se calma aussi vite qu'il était venu. Il rouvrit la fenêtre et se remit aux aguets.

Soudain, il laissa échapper une exclamation joyeuse.

— Cette fois, la Chiffonne arrivait, mais n'ayant point l'air de beaucoup se presser.

Le borgne n'avait plus assez de son œil pour bien distinguer les traits de l'ouvrière.

Était-ce bien elle ? Ne se trompait-il pas encore ?

— Non. C'était elle, la Chiffonnette chérie. Elle avait dû voir son homme de loin, car elle passa sous la fenêtre en baisant la tête. Elle entra dans la maison.

Gallot ne pouvait plus douter : c'était elle. Ses lèvres lippues grimacèrent un sourire de triomphe. Et comme s'il n'en avait pas douté un seul instant, il s'écria :

— Ah ! je savais bien qu'elle viendrait !

Il referma la fenêtre, et tout gai, debout au milieu de la chambre, l'oreille tendue, il attendit.

Un léger bruit se fit dans l'escalier : c'étaient les pas de la Chiffonne, Gallot les reconnut. Il ouvrit la porte.

— Viens, dit-il, mais viens donc !

La Chiffonne entra, craintive, tremblante.

La porte fermée, il s'écria :

— Enfin, te voilà !

Il sauta sur elle comme le fauve sur une proie, l'enlaça et se mit à l'embrasser avec une sorte de frénésie.

Elle le laissait faire, sentant bien qu'elle ne pouvait pas lui résister.

— Eh bien, et toi, fit-il, est-ce que tu ne m'embrasses pas ?

Elle eut une sensation étrange, suivie d'un frémissement dans tous les membres. Sous le regard de l'homme, regard sec et froid, elle était fascinée et se sentait comme prise de vertige.

— Allons, ajouta-t-il, donne moi vite de ces bons gros baisers d'amour comme autrefois ; hein, tu sais ?

Elle obéit.

— Tu vois bien que je t'embrasse, balbutia-t-elle.

— Oui, ma Nichon, tu es gentille... Ainsi tu aimes toujours ton petit homme ?

— Puisque je suis venue.

— C'est vrai, cela prouve quelque chose.

Il la fit asseoir et s'assit en face d'elle.

— Tu t'es fait longtemps attendre, reprit-il ; je ne savais quoi m'imaginer, j'étais inquiet ; pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ?

— Je n'ai pas pu.

— La raison ?

— J'ai dû aider Aurélie qui avait à terminer un ouvrage pressé.

— Ah ! c'est vrai, tu travailles, tu es ouvrière, la mère Ragon m'a raconté ça. Oh ! elle m'a dit sur ton compte toutes sortes de bonnes choses. C'est bien, la Chiffonne, je suis content de toi, tu es une bonne fille.

Vois-tu, quand on est pas riche et qu'on ne veut pas crever de misère, il faut trouver le moyen de se faire vivre, et mieux valait pour toi faire de la passementerie qu'autre chose.

Mais c'est assez là dessus pour l'instant, nous reparlerons de cela quand il le faudra.

Il poursuivit d'un ton enjoué :

— A propos, je te fais mes compliments ; c'est très gentil ici, tu sais ; c'est propre, c'est coquet, c'est gai, un nid d'amour, quoi ! je m'y plais, nous y serons mieux que rue des Vinaigriers. Je ne te le cache point, je ne m'attendais pas à d'aussi agréables surprises. Je vois, ma Chiffonnette, que tu n'as pas cessé un instant de penser à ton cher mari. Va, tu es bien la plus gentille petite femme que j'aie jamais connue. Mais sois tranquille, je ne suis pas un ingrat, je te récompenserai.

La Chiffonne l'écoutait étonnée, ouvrant de grands yeux, comme si elle ne comprenait pas.

Était-ce bien la voix de Joseph Gallot qui avait de si douces paroles ?

Elle ne reconnaissait plus l'homme terrible, ce n'était plus lui. Comment donc avait-il été changé ainsi ?

Mais elle restait inquiète, craintive, peureuse. Bien sûr il allait lui parler de l'enfant de Vaucresson. Qu'allait-il dire ? Que voudrait-il faire encore ?

Après quelques instants de silence, regardant fixement la Chiffonne, le borgne reprit, d'une voix grave :

— Tu te rappelles comment nous avons été brusquement, brutalement séparés ; c'était le dimanche soir, le lendemain du jour de l'enlèvement du petit de la dame du cimetière. C'était un coup superbe, nous tenions la fortune ! Mais, va-t'en voir ! les roussins sont venus et m'ont empoigné.

Avant, j'avais eu le temps de te faire certaines recommandations que tu ne dois pas avoir oubliées.

Je sais que tout de suite après mon arrestation tu as décampé du logement ; je sais que, le mardi, tu n'as pas allé au rendez vous donné au cimetière à la mère de l'enfant ; je te l'avais défendu. Mais voyons, la Chiffonne, as-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?

— Oui, je crois, le mieux que j'ai pu.

— Alors, qu'as-tu fait de l'enfant ?

— Je ne pouvais pas le garder.

— Je le comprends.

— Je l'ai placé dans une maison, un asile où l'on reçoit des enfants abandonnés et des orphelins.

— Ah ! Et où se trouve-t-il, cet asile ?

—Près de Paris, à Boulogne-sur-Seine.

—Écoute, la Chiffonne, je te le dis franchement, ma seule crainte depuis trois ans a été que tu n'aies fait la sottise de rendre le petit à sa mère. Tu as parfois des idées si singulières.

Mais je me trompais.

Au lieu de douter de toi, j'aurais dû me dire que tu aimais trop ton homme pour rien faire qui puisse le mécontenter, le mettre en colère.

Enfin c'est bien, c'est pour le mieux, nous avons toujours l'enfant, les choses sont telles que je le désirais ; donc, tout est bien et rien n'est perdu.

Dis moi, as-tu, depuis, entendu parler de la dame ?

—Jamais.

—Tu n'es pas retournée à Vaucresson ?

—Je n'avais rien à y faire

—Tu pouvais y aller par curiosité.

—Pour savoir quoi ? Que la pauvre mère était dans la désolation, qu'elle pleurait le jour et la nuit ? je n'avais pas besoin qu'on me le dit, je le devinais assez.

—Hein ? on dirait que tu vas pleurer ; allons, ne t'attendris pas ainsi.

—Tu ne peux pas m'empêcher de souffrir, d'avoir l'âme brisée. C'est épouvantable, ce que nous avons fait, et après, ce que j'ai fait, moi, est peut-être plus monstrueux encore.

—Que veux-tu dire ?

—J'ai mis l'enfant aux abandonnés quand il a une mère qui l'adore, qui le pleure et doit le chercher sans cesse, partout ; j'ai causé à cette mère les plus horribles tortures ; et pourtant, mon Dieu, je ne suis pas méchante !

—Ainsi tu as des remords !

—Ah ! oui, j'en ai ; ils me déchirent, me brûlent, ils me rongent.

—Allons, c'est bon, ne te mets pas ainsi martel en tête, on le rendra, ce petit.

—Oh ! oui, n'est-ce pas, Joseph ? s'écria-t-elle en joignant les mains, tu voudras bien que je le rende ?

Le borgne eut un sourire singulier.

—Nous n'avons aucun intérêt à le laisser où il est, répondit-il ; d'ailleurs, je ne lui en veux pas à ce mioche.

Et puisque tu le désires tant, c'est toi qui le conduiras à Vaucresson et qui diras à la dame : "Ne soyez plus en peine, je vous le ramène, votre enfant, le voilà."

—Est-ce bien vrai, au moins ?

—Toujours méfiante, la Chiffonne.

—C'est que je crains toujours...

—Quoi ?

—Je ne sais pas... quelque mauvaise chose.

—Te voilà encore comme autrefois avec tes peurs sans raison.

—Allons, j'ai tort, Joseph, je vois bien que tu parles sérieusement. Est-ce bientôt, dis, que je reconduirai l'enfant à la dame ?

—Oui, bientôt.

—Demain ?

—Pas demain, mais dans trois ou quatre jours ; nous verrons, nous déciderons.

—A propos, es-tu allée le voir à cet asile où tu l'as placée ?

—Plusieurs fois je suis allée à Boulogne pour avoir de ses nouvelles.

—Eh bien ?

—Arrivée à la porte de la maison, je ne saurais dire ce qui se passait en moi, je me sentais prise d'une peur étrange, et au lieu d'entrer, je me sauvais.

Je n'ai pas revu le pauvre petit.

—Ah ! Au fait, c'est peut-être une bonne chose.

Mais, tout à coup, il fut frappé d'une idée subite, et son regard eut un éclair livide.

—Dis donc, la Chiffonne, fit-il, si, maintenant, on ne voulait plus te le rendre ?

—Je ne crains pas cela, répondit-elle vivement.

—Tu ne crains pas... je suis moins rassuré que toi.

—J'ai pris certaines précautions.

D'abord, je n'ai pas dit que le petit était complètement abandonné.

On l'a pris comme étant l'enfant de ma sœur qui venait de mourir et dont le mari était parti pour un long voyage, et j'ai déclaré que bien certainement, à son retour, le père reprendrait son enfant.

—Oh ! alors, c'est différent. Tu n'as pas donné son véritable nom ?

—Je m'en suis bien gardée.

Du reste je vais te dire ce que j'ai imaginé et comment la chose s'est faite.

Alors elle raconta comment elle s'était procuré l'acte de naissance et le certificat de baptême de l'enfant d'Aurélié, lequel avait justement parmi ses prénoms celui d'André, et comment elle s'était servie de ces papiers pour présenter et faire recevoir à l'asile de Boulogne l'enfant de Vaucresson.

Le borgne avait écouté avec une admiration croissante.

Véritablement émerveillé, il contemplant la Chiffonne comme en extase.

—Eh bien, s'écria-t-il, laissant éclater son enthousiasme, c'est tout simplement superbe ! Et c'est toi, la Chiffonne, c'est toi qui as fait cela !

Quelle imagination ! c'est merveilleux ! Je le déclare, je le proclame, je le crie : tu es une femme de génie !

Tiens, je ne peux y résister, il faut que je t'embrasse.

Il s'était levé. Il tenait la Chiffonne dans ses bras et la serrait à l'étouffer.

La pauvre femme ne s'enorgueillissait pas des compliments, des éloges dont l'accablait Gallot, et moins encore de ses excès de tendresse ; au contraire, elle en était honteuse et en souffrait cruellement.

Du reste, elle comprenait maintenant que son homme n'avait nullement renoncé à ses projets d'autrefois, qu'il méditait quelque nouvelle machination ténébreuse.

Celui-ci s'était calmé, reprit sa place en face de la Chiffonne, qui était devenue visiblement inquiète :

—Eh bien, qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il.

—Je n'ai rien. Mais il se fait tard, il faut que je m'en aille.

Il se mit à rire.

—Allons donc ! fit-il, tu n'y penses pas !... Tu es ici, je te garde.

—C'est impossible, j'ai promis à Aurélié...

—Quoi ?

—De rentrer de bonne heure, avant la nuit.

—Tu ne tiendras pas ta promesse, voilà tout.

—Elle m'attendra et sera fâchée, prononça-t-elle d'une voix anxieuse.

—Décidément, ma pauvre Chiffonne, tu me fais rire avec tes peurs. D'abord ton amie Aurélié sait-elle où tu es allée ?

—Non. Mais elle était là quand la concierge m'a remis ta lettre, elle m'a questionnée, et j'ai dû lui dire qu'une personne que je n'avais pas vue depuis longtemps désirait me parler et me donnait un rendez-vous.

—Est-ce que tu lui as quelquefois parlé de moi ?

—Oh ! jamais.

—Tu as bien fait. Après tout, elle ne sait pas que tu as loué ce logement ?

—Elle ne le sait pas.

—De mieux en mieux. Tu n'as donc pas à craindre qu'elle vienne te trouver ici.

—Non, je ne crains pas cela, mais... Joseph, je t'en prie, laisse-moi m'en aller.

—Non, répondit-il durement.

Et la forçant à retomber sur sa chaise, il ajouta d'un ton sec, impératif :

—Je veux que tu restes !

Elle poussa un soupir et baissa la tête. Elle se sentait reprise, la malheureuse.

Cependant, voulant essayer encore d'échapper à son domineur, elle reprit, mais d'une voix faible, hésitante :

—Aurélië a été très bonne pour moi, une sœur n'en aurait peut-être pas fait autant ; je ne peux pas me brouiller avec elle, d'abord parce que je lui suis reconnaissante et que j'ai pour elle une grande affection, ensuite parce que je n'aurais plus d'ouvrage.

—Pour ces raisons, que j'apprécie, répliqua Gallot d'une voix radoucie, je ne veux pas que tu te brouilles avec ton amie.

—Mais si tu me gardes, que pensera-t-elle, que dira-t-elle ?

—Ce qu'elle voudra. Cependant, il y a une chose que tu peux faire.

—Quoi ?

—Tout à l'heure tu écriras à Aurélië et tu lui diras que, pour une affaire urgente, tu es forcée de t'éloigner de Paris pour trois ou quatre jours avec la personne que tu es allée voir.

—Joseph, j'aimerais mieux rentrer ce soir et revenir demain.

—Non, encore une fois. Je veux que tu restes pour que tu n'aies pas à revenir demain. D'ailleurs, nous avons encore à causer, car, enfin, nous n'avons pas encore parlé... sérieusement de nos affaires. Demain, ma petite femme, nous aurons de l'occupation.

La Chiffonne se redressa brusquement, et anxieuse, les yeux fixés sur Gallot :

—Explique-toi, dit-elle.

—Ah ! ça, voyons, tu ne penses donc plus à l'enfant ?

—Oh ! si, j'y pense, et à la mère aussi.

—Eh bien, ma chère, demain tu iras reprendre le petit.

—Ah !

—Je t'accompagnerai.

—Pourquoi venir avec moi ?

—Hé, je suis le père, ma présence peut être nécessaire. Mais comme je ne tiens pas tant que ça à me montrer, tu auras seule ; M. Gosselin n'interviendrait que s'il le fallait. Donc, je t'accompagnerai jusqu'à la maison, et, pendant que tu parlementeras avec la religieuse, je t'attendrai à la porte, prêt à accourir au premier appel. Il va sans dire que nous aurons une voiture. On ne peut pas le faire marcher, ce gamin.

—Et quand on aura l'enfant ?

—Nous l'amènerons ici.

—Ici ?

—Oui, où il restera un ou deux jours avec toi.

—Joseph, pourquoi ne pas le rendre tout de suite à sa mère ?

—Parce que cela ne peut pas se faire ainsi.

—Ah ! dis-le, mais dis-le donc, tu as encore quelque chose en tête ?

—Parbleu !

—Une vilaine chose, une chose méchante. Ah ! je tremble !

—Tu as tort, la Chiffonne, je ne veux rien faire qui puisse t'effrayer, je te le jure.

—Tu ne me tranquillises pas. Quel est ton projet ? je veux le connaître.

—Voici : quand nous aurons l'enfant ici, j'irai trouver la dame de Vaucresson.

—Toi, tu iras.

—Oui, moi, Joseph Gallot en personne.

—Elle te fera arrêter.

—Des bêtises ! Elle sera, au contraire, ravie de me voir. Je n'ai plus à me cacher, elle sait que c'est moi qui lui ai pris son enfant.

—Elle sait cela ! exclama la Chiffonne, regardant Gallot avec effarement.

—Oui, et depuis longtemps. Elle est même venue me le réclamer à la préfecture de police, dans le cabinet du chef de la sûreté. Mais j'ai eu l'air de ne pas comprendre et j'ai répondu que je n'étais pour rien dans cette affaire, que je ne savais pas ce que l'on voulait me dire.

Il ajouta en baissant la voix :

—Elle avait les cent mille francs et était prête à les donner.

La Chiffonne, devenue songeuse, avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine.

Gallot souriait surnoisement.

—Hé, Chiffonnette, reprit-il au bout d'un instant, en lui serrant fortement le bras, est-ce que tu vas dormir ?

Elle eut comme la secousse d'un frisson et se redressa.

—A quoi penses-tu ? demanda-t-il.

—Je ne sais pas, répondit-elle, mes idées sont confuses, se perdent. Ainsi tu iras trouver la dame ?

—Dès demain, si c'est possible.

—Qu'est-ce que tu lui diras ?

—Je lui dirai que Julie Verrier, ma bonne petite femme, va lui ramener son enfant.

—A quelles conditions ?

—Il y a trois ans elle casquait de cent mille francs, maintenant j'en veux cent mille.

—Toujours le chantage !

—Je veux être riche, il me faut de l'or, beaucoup d'or, et j'en aurai. Alors, tu verras. Je t'ai dit que je te récompenserais ; eh bien, la Chiffonne pour ta récompense...

—Je ne veux rien, je ne veux rien ! s'écria-t-elle.

—Tu ne sais pas ce que je veux dire. Pour ta récompense, tu resteras avec moi et tu vivras en dame.

Elle eut un haut-le-corps.

—Oui, continua-t-il, comme nous allons être heureux ! Tu seras dans la soie. Mon rêve réalisé, tu sais, mon rêve ? à quinze ou vingt lieues de Paris, une petite maison blanche avec un jardin, de la verdure et des fleurs pour toi, et des poules et des lapins.

La Chiffonne n'était nullement enchantée de la perspective, elle en était même épouvantée. Mais elle ne manifesta d'aucune façon ses justes répugnances.

Elle n'essaya pas non plus de détourner Gallot de son projet, de lui faire comprendre qu'il allait commettre une nouvelle infamie. A quoi bon lui parler d'honnêteté ? A quoi bon élever la voix dans d'inutiles protestations ?

Elle connaissait l'homme et savait que tout ce qu'elle pourrait dire, ne serait pas entendu ou ne servirait qu'à l'exciter à la fureur.

Le cœur douloureusement serré, elle se disait :

—Hélas ! la prison ne l'a pas corrigé ; il est toujours le même.

Cependant, malgré tout, elle se sentait soulagée : l'enfant allait être rendu à sa mère.

—Gallot s'était levé et, laissant la Chiffonne à ses réflexions, il se promenait à grands pas dans la chambre.

—Tonnerre ! se disait-il, il ne faut pas que j'aie perdu quelque chose pour avoir été trois ans au clou ; une première fois la fortune m'a échappé ; je la tiens de nouveau et, cette fois, elle ne m'échappera pas.

Oui, c'est deux cent mille francs que je veux, et elle les donnera, ma chère nièce, ou sinon...

Son regard eut un éclair sinistre qui tomba sur la Chiffonne et la fit tressaillir dans tout son être.

Elle se dressa debout.

—Hein ! lui dit Gallot, tu es contente, ravie, tu ne t'attendais pas à cette surprise que je viens de te faire ? Eh bien, oui, ma Chiffonnette, je l'ai décidé, tu vivras dans l'opulence.

—Oh ! nous avons le temps de parler de ça.

—Dès maintenant, ma chère, tu peux te laisser aller à de jolis rêves d'avenir.

—Joseph, dit la Chiffonne, laisse moi retourner chez Aurélië, je reviendrai demain matin, je te le promets.

Il se rapprocha d'elle, et lui mettant ses mains sur les épaules :

—Ah ! ça, lui dit-il d'une voix sourde, si tu trouves que je suis trop gentil avec toi, dis-le ; et si tu as parié que tu me mettrais en colère, dis-le aussi.

Tu sais, la Chiffonne, que la moutarde me monte au nez et quand ça me picote, je cogne.

Te voilà prévénir, ça te d'a'oir de la mémoire, et ne me fais pas revenir à mes anciennes habitudes.

La Chiffonne soupira et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

—Ma chère, reprit-il durement, pas de simagrées avec moi, je n'y mords pas. Je te l'ai dit et je te le répète pour la dernière fois, tu es ici, je te garde ; reste je le veux !

Et, presque brutalement, il la poussa jusqu'au fond de la chambre.

Le maître ordonnait, l'esclave devait obéir.

La Chiffonne resta.

V

LA MÈRE ET L'ENFANT

Dix heures sonnaient à l'horloge de la Maison maternelle comme la Chiffonne et Gallot s'arrêtaient devant la petite porte de l'établissement.

Ils étaient venus dans un sacre qu'ils avaient laissé à l'entrée de l'avenue, en disant au cocher :

—Vous allez attendre ici.

Le cœur de la Chiffonne battait à se rompre. Très pâle, on aurait dit une victime conduite au supplice.

—Est-ce que tu as peur ? lui dit Gallot.

Elle lui jeta un long regard qui signifiait : " Je n'ai pas ton audace, moi " ; et, s'armant de courage, elle sonna. La porte s'ouvrit. Elle entra.

—Elle y est, murmura le borgne, et à moins que le diable ne s'en mêle, tout ira bien.

Il alla s'étendre à vingt-cinq pas de distance sur l'herbe menue, à l'ombre des arbres.

La Chiffonne ayant dit qu'elle désirait voir la sœur supérieure, on la conduisit au parloir, où, au bout de quelques minutes, la mère Agathe vint la trouver.

La religieuse reconnut tout de suite la visiteuse. Elle éprouva tout d'abord un sentiment de vive répulsion, et si elle eût obéi à son premier mouvement, elle aurait laissé éclater son indignation, sa colère. Mais elle se contint. D'ailleurs la Chiffonne paraissait si triste, si tremblante, et la douleur empreinte sur son visage paraissait si vraie, que la mère Agathe se demanda si cette malheureuse n'était pas digne de sa pitié.

Cependant, ne voulait pas laisser voir à la Chiffonne qu'elle la reconnaissait, elle lui dit :

—Madame, je suis la supérieure de cette maison, vous désirez me parler, m'a-t-on dit ; que voulez-vous ?

—J'espérais que vous me reconnaîtriez, ma mère.

—Vous ai-je donc déjà vue.

—Oui, il y a de cela un peu plus de trois ans ; c'est moi qui ai amené ici un petit garçon appelé André.

—Je vous reconnais maintenant, madame ; oui vous avez amené dans notre maison un petit garçon appelé André, André Gosselin, n'est-ce pas ? J'ai un peu hésité à le recevoir, si j'ai bonne mémoire ; mais il était si gentil et si triste... Enfin je l'ai reçu et je n'ai eu qu'à m'en féliciter.

—Alors il est toujours gentil ? dit vivement la Chiffonne.

—Sans répondre à la question, la religieuse reprit :

—Vous m'avez laissé l'extrait de son acte de naissance ; sa mère, qui était votre sœur, venait de mourir, m'avez-vous dit.

—Oui, ma mère, et si je n'ai pas gardé le pauvre petit, c'est que j'étais alors très malheureuse et dans une grande misère.

—Vous n'êtes plus dans la même situation ?

—Je travaille, je ne suis plus en peine sur les moyens de vivre ; mais si je disais que je suis heureuse, je mentirais.

—Ah ! vous êtes toujours malheureuse ?

—J'ai de grandes douleurs.

—Chacun ici-bas a ses peines, ses souffrances ; mais on ne doit plaindre que ceux qui ne les ont pas méritées.

La Chiffonne sentit le mordant de ces paroles. Elle étouffa un soupir.

—Mais, reprit la religieuse, vous ne m'avez pas dit pourquoi vous êtes venue ; veuillez me faire connaître l'objet de votre visite.

—Ma mère, répondit la Chiffonne d'une voix tremblante, je voudrais reprendre mon... le petit André.

Elle n'avait pas osé dire mon neveu.

—Vous voulez reprendre André ! s'écria la religieuse blémisant.

—Oui, ma mère. Ah ! si vous saviez... Avant de vous amener l'enfant, j'avais beaucoup souffert ; mais, depuis, j'ai constamment pleuré et enduré les plus cruelles tortures.

—Mais pourquoi voulez-vous reprendre cet enfant ? Il est bien ici.

—Oh ! je le crois, j'en suis sûre.

—S'il vous était rendu, qu'en feriez-vous ?

La Chiffonne resta un instant tout interloquée, puis répondit :

—Ce serait pour son bonheur, oui, pour son bonheur, je vous le jure, et moi je ne serais plus la malheureuse que je suis. Mon Dieu, il y a des choses que je voudrais vous dire, mais je ne peux pas, maintenant, je ne peux pas... Dans deux ou trois jours je reviendrai, je vous le promets, et je vous dirai tout.

Elle pleurait et tendait vers la religieuse ses mains suppliantes.

La mère Agathe, qui n'ignorait pas dans quel but l'enfant avait été enlevé, avait déjà compris pourquoi la Chiffonne venait le réclamer.

—L'homme est là, se dit elle, c'est lui encore qui pousse encore cette malheureuse...

Elle reprit à haute voix :

—Quand vous avez amené l'enfant, vous m'avez dit que le père existait, mais qu'il était en Amérique.

—Oui, je vous ai dit cela.

—Vous avez ajouté que, à son retour, il réclamerait son fils.

—Est-ce qu'il est revenu ?

—Oui, il est revenu.

—Et c'est lui qui vous envoie pour reprendre l'enfant ?

—Oui.

La religieuse resta un instant silencieuse, ayant l'air de réfléchir.

—Madame, reprit-elle gravement, il y a dans notre maison des règles que je suis tenue à faire respecter et auxquelles je suis moi-même soumise. Seule, je ne puis prendre aucune décision ; je dois, dans tous les cas qui se présentent, consulter la communauté et tenir compte de ses volontés. De plus, en la circonstance actuelle, il me faut consulter également une personne qui s'intéresse particulièrement au petit André, qui a ici une grande autorité et sans le consentement de laquelle je ne puis rien faire. Revenez aujourd'hui, à trois heures, et vous saurez ce qui aura été décidé.

La Chiffonne était congédiée ; elle n'avait plus qu'à se retirer, ce qu'elle fit après s'être humblement inclinée devant la religieuse.

Celle-ci se disait :

—Il y a chez cette femme du bon et du mauvais ; c'est le bien et le mal, luttant l'un contre l'autre ; lequel sera vainqueur ? Ah ! la malheureuse, que Dieu lui vienne en aide !... Ai-je eu raison de lui dire de revenir ? Je le crois. Maintenant attendons la dame en noir.

Sœur Agathe voyait encore de grosses menaces d'orage.

En voyant sortir la Chiffonne, seule, Gallot fit entendre un oh ! étranglé ; ses traits se contractèrent affreusement, son regard eut un éclair farouche et il bondit sur ses jambes comme s'il eût senti la morsure d'une vipère.

La chiffonne le rejoignit.

—Et le gosse ? fit-il sourdement, pourquoi ne l'amènes-tu pas ?

Il avait saisi le bras de sa complice et le serrait à le briser. La douleur arracha une plainte à la Chiffonne.

—Tu me fais-mal, dit-elle, laisse-moi te répondre.

—Parle donc.

—La supérieure ne pouvait pas me donner le petit immédiatement.

—Pourquoi ?

—Il faut qu'elle parle de la chose aux autres religieuses et aussi à une personne sans l'autorisation de laquelle elle ne peut rien faire.

—Tout ça, c'est louche, on t'a fait avaler une couleuvre, la Chiffonne, et tu n'y as vu que du feu. On ne veut pas rendre l'enfant, voilà ce que je comprends, moi. Maintenant, veux-tu que je te dise ? tu as eu tort de le mettre dans cette maison.

—Il me fallait le placer quelque part et j'ai cru bien faire. Des religieuses, je n'ai pas de confiance en ces femmes noires, moi. Ah ! mille tonnerres ! elles ne veulent pas rendre le petit ! Nous verrons bien. Qu'elles prennent garde ; et quand je devrais mettre le feu aux quatre coins de leur cassine...

—Joseph, tu n'as pas besoin de t'emporter ainsi ; la supérieure ne m'a pas dit qu'elle ne voulait pas me rendre le petit.

—Non, mais elle t'a envoyée promener avec des menteries. Mais tonnerre de tonnerre, ça ne se passera pas ainsi. Ah ! ah ! elles veulent garder le gosse...

—Mais, encore une fois, Joseph, je ne crois pas cela, et je ne peux pas le croire, puisque la religieuse m'a dit de revenir aujourd'hui à trois heures...

—Ah ! elle t'a dit de revenir ?

—Oui, à trois heures.

Le borgne se calma.

—Ça ne fait rien, reprit-il, je me méfie toujours ; il y a quelque machine là-dessous ; car, enfin, la chose devait marcher toute seule, comme sur des roulettes ; c'est toi qui as amené l'enfant, tu venais le réclamer, on n'avait qu'à te le rendre. C'est une fine mouche, cette religieuse ; elle va—elle a tout le temps pour ça—manigancer quelque chose à sa façon, et ce soir, quand tu la reverras, elle te fera avaler une nouvelle couleuvre. Enfin, nous verrons bien.

Ils étaient arrivés au bout de l'avenue.

—Est-ce que tu gardes la voiture ? demanda la Chiffonne.

—Une voiture toute la journée, non pas ; comme toi, la Chiffonne, je veux savoir être économe.

—Nous n'avons plus besoin de vous, dit Gallot au cocher.

Et après avoir payé la somme réclamée, lui et la Chiffonne se dirigèrent vers Billancourt.

—En attendant, dit-il, quand ils furent au bord de la rivière, nous allons déjeuner. Une friture de Seine me fait envie.

Ils entrèrent dans un de ces petits restaurants toujours si fréquentés le dimanche par la population ouvrière.

.....
A trois heures précises, pendant que son homme reprenait son poste d'observation du matin, sous un des marronniers de l'avenue, la Chiffonne entra dans la cour de la Maison maternelle.

—Vous êtes attendue, lui dit la sœur-concierge, en accompagnant ses paroles d'un gracieux sourire.

Une pareille amabilité ne pouvait être que de bon augure.

La Chiffonne en fut toute réjouie.

Au parloir, elle trouva la supérieure, qui lui dit aussitôt, en ouvrant une porte :

—Madame, veuillez me suivre.

Elles traversèrent la salle de lecture, et la religieuse ayant ouvert une seconde porte, elles entrèrent toutes deux dans un salon qu'éclairait deux hautes fenêtres, ouvrant sur les cours intérieures et ayant vue sur la grande pièce d'eau et les pelouses du parc.

La Chiffonne, poussée doucement par la mère Agathe, avait fait trois pas en avant, puis s'était arrêtée tout interdite. N'osant plus ni avancer ni reculer, elle se tourna, très perplexe, du côté de la religieuse dont aucun mouvement de la physionomie et du regard ne répondit à son interrogation muette.

Ce qui troublait ainsi la Chiffonne et rendait son esprit perplexe, c'était un délicieux tableau qu'elle avait sous les yeux et qui aurait pu servir de modèle à un de nos maîtres peintres ou sculpteurs, par exemple à Meissonnier, le grand artiste, qui donnait à ses compositions un charme incomparable et se plaisait à reproduire sur ses toiles admirables des scènes d'intérieur et de famille.

Une femme, qu'on voyait de dos seulement, mais que l'on devinait jeune à sa taille svelte, élancée, à ses magnifiques cheveux blonds massés sur le haut de la tête et à ses mouvements pleins de grâce, tenait dans ses bras un petit garçon aux joues roses, au regard doux et caressant, au front intelligent.

Le lecteur a compris que la Chiffonne se trouvait en présence de Mme Clavière et de son fils.

L'enfant se tenait debout sur les genoux de sa mère, qui le contemplait dans une sorte d'extase. En même temps, ses doigts passaient à travers les boucles soyeuses des cheveux du petit André, qui étaient d'une jolie nuance, entre le blond et le châtain-clair.

Puis c'était un nouvel et long échange de baisers. Et au doux bruit des baisers de la mère sur les belles joues roses se mêlaient les petits cris joyeux de l'enfant.

D'un côté comme de l'autre, quel ravissement ! Et comme on voyait bien que le bonheur de la mère était tout entier dans la joie de son enfant !

Bien qu'elle eût entendu la porte du salon s'ouvrir et se refermer, Mme Clavière n'avait pas tourné la tête ; elle savait qui était là, mais toute à ses expansions maternelles, elle n'avait point hâte de donner audience à la visiteuse.

Celle-ci restait à la même place, immobile comme une statue ; son trouble ne faisait qu'augmenter, et elle regardait avec effarement et se disait :

—Mon Dieu, mais je ne comprends pas ! Pourquoi m'a-t-on amené ici ? qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est cette dame ? Et cet enfant. Il me semble que je le reconnais ; serait-ce lui ?

Son regard interrogateur se tourna de nouveau du côté de la mère Agathe.

Mais la religieuse avait pris son chapelet et tenait sa tête baissée, comme en prière.

—Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, petite maman ? dit tout à coup André, faisant à sa mère un collier de ses bras.

—Oui, mon chéri, oui, je t'aime.

—Plus que tout au monde ?

—Oui, plus que tout au monde ?

La Chiffonne s'était mise à trembler de tous ses membres.

—Vois-tu, petite maman, reprit l'enfant, c'est pour que tu m'aimes toujours que je veux être sage, bien sage, toujours, toujours. Je sais bien que tu ne m'aimerais plus du tout si je n'étais plus sage.

—Toujours je suis contente de toi, mon cher trésor.

—Tu as vu comme je sais lire ?

—Oui, maintenant, tu lis très bien, et tu as bien appris la table de multiplication.

—Je fais déjà des additions et des soustractions, et la sœur Ursule m'a dit que je ferais bientôt des multiplications et des divisions, comme Edouard Label. Il est plus savant que moi, Edouard.

—Oui, mais il est aussi plus âgé que toi.

—Ça ne fait rien, petite maman, je veux bien apprendre pour te faire plaisir et pour que tu m'embrasses. Oh ! ça m'est facile d'apprendre ! Tiens, je n'ai qu'à penser à toi, et ce que j'apprends, je le sais tout de suite.

—Cher enfant ! murmura la mère palpitante d'émotion.

Et deux baisers le récompensèrent de ses gentilles paroles. Il continua :

—Je saurai vite écrire, tu verras ; et quand je saurai bien, je t'écrai de grandes lettres pour te dire que je t'aime de tout mon cœur. Des bâtons sur l'ardoise, des o, des u, des i, des m, ça ne fait pas des mots, ce n'est pas de l'écriture. J'ai dit à sœur Ursule : Edouard écrit sur du papier avec une plume, je veux aussi écrire sur du papier.

Elle a ri, sœur Ursule, et elle m'a donné un cahier et une plume.

—Alors, mon chéri ?

—Alors Edouard m'a montré et j'ai écrit. J'ai écrit ton nom, *Marie*, *Marie*. Elles disent, les sœurs, que c'est le plus beau nom, parce que c'est le nom de la maman du petit Jésus. Dis, petite maman, est-ce que je suis ton petit Jésus, moi ?

—Oui, mon André, oui, mon chéri, tu es mon petit Jésus.

—André, André ! répéta la Chiffonne d'une voix étranglée.

La mère Agathe disait tout bas un *ava*.

Mme Clavière fit glisser doucement l'enfant sur le tapis, se dressa debout et se tourna brusquement vers la Chiffonne, le visage en pleine lumière.

La complice de Jozep Callot reconnaissait la dame de Vaucresson. Elle n'avait pas vieilli, elle était toujours merveilleusement belle, et sa robe noire, dont la jupe longue, à larges plis, tombait droite, des hanches sur les pieds, était pareille à celle qu'elle portait trois ans auparavant, le jour où elle l'avait suivi du cimetière du Père-Lachaise à Saint Cloud.

Mme Clavière examinait curieusement cette malheureuse qu'elle voyait pour la première fois et qui, complice d'un misérable, l'avait fait si cruellement souffrir. Cependant son regard n'exprimait ni la colère, ni la répugnance ; il n'y avait en elle qu'un sentiment de profonde pitié.

La Chiffonne poussa un cri rauque.

Eperdue haletante elle tendait vers la dame en noir ses mains frémissantes.

—Je suis Mme Clavière, dit la mère d'André, d'un ton très calme, et cet enfant est mon fils ; maintenant, dites-moi ce que vous voulez.

La Chiffonne tomba à genoux, en s'écriant :

—Grâce, madame, grâce, pardon !

Et, voilant son visage de ses mains, elle éclata en sanglots.

L'enfant, qui regardait avec étonnement cette femme incon nue-mais dont, peut-être, il se rappelait vaguement les traits, s'approcha d'elle et lui mettant la main sur l'épaule :

—Je ne sais pas ce que tu as fait à maman, dit-il ; mais ne pleure pas ; elle est bonne, maman, elle te pardonnera ; n'est-ce pas, maman, que tu pardonnes ?

La Chiffonne releva la tête.

—Ah ! le cher mignon ! s'écria-t-elle ; vous l'avez entendu, madame, il vous demande de me pardonner.

D'un ton grave, qu'elle cherchait à rendre sévère, la jeune femme répondit :

—Je verrai tout à l'heure si vous avez des droits à mon indulgence et s'il me sera possible de vous accorder le pardon que vous me demandez. Mais d'abord, relevez-vous et asseyez-vous là, dans ce fauteuil.

S'adressant à l'enfant, elle reprit :

—André, mon chéri, maintenant tu peux aller jouer.

Le petit s'éloigna de la Chiffonne comme à regret, — cette femme désolée l'intéressait, — et s'assit près d'un guéridon sur lequel se trouvait une boîte dont il enleva le couvercle et qui était pleine de soldats de plomb artistiquement colorés.

La Chiffonne avait pris place dans le fauteuil et ses yeux noyés de larmes restaient anxieusement fixés sur la dame en noir, dont l'apparente sévérité la glaçait d'effroi. Elle était devant un juge ; et quand ce juge avait le droit d'être impitoyable, pouvait-elle demander miséricorde ?

Mme Clavière s'assit à son tour, faisant face à la femme de l'ancien serrurier, et la regardant fixement, comme si elle avait voulu fouiller jusqu'au fond de sa pensée :

—Madame, dit-elle, je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais vous n'êtes pas pour moi une inconnue : vous vous appelez Julie Verrier et l'on vous a surnommée la Chiffonne. Vous êtes bien la personne que je désigne ?

—Oui, madame.

—Vous êtes la femme d'un individu appelé Joseph Gallot.

—Hélas ! soupira la Chiffonne

—N'a-t-il pas été condamné à trois ans de prison pour attaque nocturne.

—Oui, madame, mais il a été mis en liberté et est revenu à Paris.

—Depuis quand est-il revenu ?

—Depuis trois jours.

—Il n'a pas perdu de temps, se dit la jeune femme ayant sur les lèvres un sourire amer.

—Julie Verrier, reprit-elle, est-ce vous qui avez été la complice de Joseph Gallot dans l'enlèvement de mon enfant ?

La Chiffonne laissa échapper une plainte sourde.

—Hélas ! oui, madame, répondit-elle d'une voix brisée, c'est moi qui l'ai aidé à commettre ce crime.

—Vous reconnaissez donc que c'était un crime ?

—Oh ! un crime abominable...

—Et vous l'avez commis ce crime ; et rien ne vous a retenue, arrêtée, ni le cri de votre conscience, ni la crainte d'un châtement mérité, ni la pensée de l'horrible douleur que vous alliez causer à une mère.

—J'ai regretté ce que j'ai fait, madame ; je vous le jure, ah ! j'en ai cruellement souffert. Je ne voulais pas, non, je ne voulais pas, et le ciel m'est témoin que j'ai fait tout ce que je pouvais pour empêcher Joseph de vous prendre votre enfant. Hélas ! il n'a rien voulu entendre et il m'a forcée à le suivre, à être sa complice.

—Malgré vous ?

—Oui, malgré moi.

—Voilà qui est difficile à croire.

—Et cependant c'est la vérité ; je ne suis pas mentouse, madame, vous pouvez croire tout ce que je vous dis. Ah ! si vous saviez comme je suis malheureuse !

Elle parlait avec un tel accent de sincérité et sa physionomie avait une expression si douloureuse que Mme Clavière se sentit profondément émue.

—Mais, s'écria-t-elle, quel pouvoir étrange a-t-il donc sur vous, cet homme ?

—Ah ! je ne sais pas, il me serait impossible d'expliquer cela ; quand il me regarde d'une certaine façon, un frisson traverse tout mon être et ma volonté est brisée et je n'ai plus aucune force pour lui résister, il ordonne, j'obéis ; ce qu'il me dit de faire, je le fais,

—Enfin vous êtes son esclave.

—Ah ! pire que son esclave ! s'écria-t-elle en se tordant les mains ; un esclave peut se révolter et moi je ne peux pas.

La malheureuse laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se remit à pleurer.

Le petit André sortait de leur boîte ses soldats de plomb, infanterie et cavalerie, qu'il dressait et alignait sur la table en rang de bataille, fantassins au centre, cavaliers se déployant à droite, à gauche et en arrière. Mais l'enfant s'amusaît distraitemment ; si jolis et si intéressants que fussent ses soldats, ils ne le captivaient pas complètement, car, de temps à autre, il jetait un long regard sur sa mère et la Chiffonne.

Quant à la religieuse, elle avait disparu.

Après quelques instants de silence, Mme Clavière reprit la parole :

—Julie Verrier, dit-elle, c'est vous aussi, sans doute, qui m'avez écrit pour me donner rendez-vous au cimetière du Père-Lachaise ?

—Oui, madame, c'est moi qui ai écrit cette lettre que Joseph m'a dictée.

—Était-ce vous qui deviez vous trouver au rendez-vous ?

—C'était moi.

—Ce jour-là, vous deviez me rendre mon enfant contre une somme importante fixée pour sa rançon.

—Je me souviens, madame.

—Je me suis trouvée au rendez-vous et toute l'après-midi je vous ai attendue. Pourquoi n'êtes-vous pas venue, comme il était dit dans la lettre ?

—Joseph avait été arrêté l'avant-veille et m'avait défendu de rendre l'enfant.

—Ah ! il vous avait défendu... Pourtant vous n'aviez pas à le craindre, puisqu'il était en prison.

La Chiffonne secoua la tête en murmurant d'une voix plaintive :

—Je ne pouvais pas.

—Pourquoi ?

—Ah ! pourquoi, pourquoi ! Est-ce que je saurais le dire ? Est-ce que je sais ce qui se passait en moi ? Pendant plus de trois ans Joseph a été en prison ? mais, hélas ! je n'en étais pas délivrée ; c'était toujours comme s'il eût été près de moi me

poussant, me criant d'une voix menaçante : " Fais cela, je veux que tu le fasses ! "

— Ainsi, même loin de vous sa volonté s'imposait à la vôtre, vous restiez sous sa domination ?

— Hélas ! oui.

— C'est étrange, fit Mme Clavière pensive.

Elle reprit :

— Cependant, comme vous ne pouviez pas garder mon enfant indéfiniment avec vous, vous avez cherché le moyen de vous en débarrasser, sinon pour toujours, mais jusqu'au moment où, sorti de prison, Joseph Gallot prendrait une décision quelconque le concernant. Vous vous procurez l'acte de naissance et le certificat de baptême d'un autre enfant, et c'est ici, dans cet asile, consacré aux enfants abandonnés, que vous apportez mon fils qui, vous l'avez dit vous-même, répétait sans cesse : maman maman, je veux voir maman !

Et ce cri de douleur d'un enfant ne vous a pas émue !

— Oh ! ne dites pas cela, madame ; ce cri s'enfonçait dans mon cœur comme une pointe acérée.

— Enfin, Joseph Gallot était derrière vous, vous poussant à commettre un nouveau crime ; car, substituer un enfant à un autre et vouloir ainsi qu'il reste introuvable est un crime que la loi punit sévèrement et qui est, selon moi, presque un assassinat.

— Oh ! mon Dieu !

— Vous êtes épouvantée de votre action ?

— Ah ! s'écria la Chiffonne éperdue, je sais bien, depuis longtemps, que ce que j'ai fait est infâme ; je sais bien que je suis une misérable !

Ah ! madame, continua-t-elle en pleurant, ce que j'ai souffert depuis trois ans, surtout en pensant à vous, Dieu seul le sait. C'était un tourment qui ne m'a pas quittée un instant. Que de larmes brûlantes j'ai versées ! Que de reproches cruels je me suis adressés ! Que de nuits j'ai passées sans pouvoir dormir ! Et quand épuisée, anéantie, terrassée, je m'endormais, mon sommeil était toujours troublé par les plus horribles cauchemars.

Sans cesse je pensais à vous et à votre enfant ; vous m'apparissiez pâle, vous soutenant à peine et il me semblait entendre vos plaintes, vos gémissements, vos cris de désespoir. Je me sentais attirée vers vous, mais aussitôt, Joseph se dressait devant moi me criant : Arrête, je ne veux pas !

Oui, c'était lui qui m'arrêtait ; quand, prête à obéir à un cri de ma conscience révoltée, je voulais courir à Vaucresson et tomber à vos pieds en vous demandant grâce. Ce n'est pas une fois, mais vingt fois que j'ai eu l'intention de vous aller trouver pour vous dire : " Madame, je suis la complice de l'homme qui vous a volé votre enfant ; mais séchez vos larmes, ne soyez plus désespérée : j'ai porté votre enfant à la Maison maternelle de Boulogne ; vous le retrouverez là, et il vous sera rendu. "

Après vous avoir dit cela, je serais revenue à Paris et, le lendemain, on aurait repêché mon cadavre dans la Seine. La mort, c'était la délivrance.

Eh bien, malgré mes remords, mes souffrances, malgré tout, pourquoi n'ai-je pas fait cela ? Ah ! pourquoi, parce que j'étais aussi lâche que misérable !

Bien des fois, écrasée sous le poids de mon infamie, je me suis écriée : " Je voudrais être morte !... " J'aurais voulu me débarrasser du fardeau de la vie par le suicide, mais je n'en avais pas le courage, j'étais lâche !

Je demeure avec une amie qui est passémentière ; elle m'a appris son métier, je suis maintenant une ouvrière. Si j'ai pu avoir quelques instants de tranquillité, je les ai trouvés dans le travail. Mais qu'ils étaient rares ces instants de calme où il me semblait que l'apaisement se faisait en moi. La pensée du mal que j'avais fait, du désespoir que j'avais causé, revenait vite et je retombais dans mes mortelles angoisses. Oh ! la conscience, quelle chose terrible !

Voyant que la dame en noir, toujours gracieuse et devenue songeuse, gardait le silence, la Chiffonne poursuivit :

— Maintenant, madame, en ce moment, devant vous et votre

cher enfant, il se fait en moi comme une dilatation ; je ne sens plus sur ma poitrine le poids énorme qui m'écrasait et il me semble que je ne suis plus aussi malheureuse. Je n'entends plus la voix indignée de ma conscience, le remord ne me fait plus éprouver les mêmes déchirements. Oh ! j'ai toujours le vif regret des crimes que j'ai commis ; mais je remercie Dieu ; il a été bon pour moi en réparant le mal que j'avais fait ; car c'est évidemment par une intervention divine que l'enfant a été rendu à sa mère désolée. Enfin je suis soulagée, il me semble que, délivrée de toutes mes angoisses, je vais cesser de souffrir et je me sens comme enveloppée tout entière dans le rassérénement de mon âme.

VI

LE RÉVEIL D'UNE VOLONTÉ

Mme Clavière avait écouté la Chiffonne avec intérêt et une surprise croissante.

Elle n'en pouvait douter, cette malheureuse était sincère ; on ne joue pas la comédie de la douleur et du repentir quand on a des ces accents déchirants. Ainsi, cette pauvre femme, malgré ses actes, qui répondaient si peu à ses sentiments honnêtes, était plutôt une égarée qu'une dépravée. Donc, elle pouvait encore rentrer dans le bon chemin en dehors duquel une sorte de fatalité l'avait jetée ; mais, pour cela, il faudrait qu'elle ne fût plus sous la domination de Joseph Gallot, son mauvais génie. Était-ce possible ?

Ainsi pensait Mme Clavière, en regardant la Chiffonne tristement et avec compassion.

— Ah ! madame, s'écria la malheureuse en joignant les mains, votre doux regard me dit que vous me prenez en pitié ; oh ! oui, vous êtes bonne... grâce, pardonnez-moi !

La physionomie de Mme Clavière prit une expression indéfinissable et elle répondit :

— Julie Verrier, écoutez-moi : vous disiez tout à l'heure que c'était par l'intervention divine que j'avais retrouvé mon enfant ; vous ne vous trompiez pas, c'est la vérité. En effet, si vous avez apporté mon enfant dans cette maison, c'est Dieu qui l'a voulu ; en cette circonstance, Dieu vous a inspirée.

Si, avec les précautions que vous aviez prises pour dérouter toutes les recherches, vous aviez placé ailleurs mon enfant, si vous l'aviez confié à d'autres personnes, je l'aurais inutilement cherché et peut-être serais-je morte de douleur et de désespoir. Mais Dieu, le protecteur des faibles et des innocents, veillait sur mon fils, et ne voulait pas, dans sa bonté infinie, condamner une pauvre mère à une trop longue et trop dure épreuve.

Julie Verrier, depuis des années je m'intéresse aux enfants des deux sexes recueillis dans cet asile, j'occupe mes loisirs à leur confectionner de petits vêtements que je prends plaisir à leur faire essayer moi-même. Je fais donc de fréquentes visites à la Maison maternelle. Cela, vous l'ignoriez, mais Dieu le savait.

J'avais découvert que c'était Joseph Gallot qui m'avait volé mon enfant : je portai plainte contre lui et devant moi, dans le cabinet du chef de la sûreté, il fut interrogé au sujet de l'enlèvement ; on voulait lui faire dire où était le pauvre petit ; mais il se renferma dans des dénégations absolues. On devina facilement que vous étiez sa complice et les meilleurs agents de la sûreté se mirent à votre recherche. Vous aviez disparu, impossible de se mettre sur vos traces. Ah ! je ne vous dirai pas dans quelle horrible anxiété j'ai vécu pendant ce mois terrible.

Un jour je vins faire une visite aux bonnes religieuses de la Maison maternelle. La supérieure me parla d'un petit garçon admis à l'asile depuis quelques jours seulement.

— Il est très triste, me dit la mère Agathe, et constamment il parle de sa mère ; à chaque instant il s'écrie : " Où est Maman ? je veux voir maman ! "

Je demandai à voir ce pauvre petit, qui avait été admis dans la maison comme orphelin.

On me l'amena.

Quel joie, mon Dieu, quel bonheur inespéré ! C'était André c'était mon enfant !

Je le questionnai et je sus par lui que vous l'aviez traité avec une grande douceur, que vous l'embrassiez souvent, enfin que vous n'aviez pas cessé un instant de lui donner les soins d'une mère. Mon fils plaidait aussi chaleureusement votre cause, et je compris que vous n'aviez été entre les mains de Joseph Gallot qu'un instrument trop docile. Alors, comme le cœur d'une mère se laisse facilement attendrir par la voix de son enfant, alors, Julie Verrier, j'oubliai tout ce que j'avais souffert et je vous pardonnai. Je n'ai donc aucun effort à faire aujourd'hui pour vous accorder le pardon que vous me demandez.

Et, d'un ton solennel, la jeune femme ajouta :

— Julie Verrier, je vous pardonne.

La Chiffonne poussa un long soupir de soulagement ; puis, tombant de nouveau à genoux devant la dame en noir, elle s'empara de ses deux mains qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

Mme Clavière l'aida à se relever. Mais elle resta debout et s'écria, les yeux brillants d'admiration et avec une expression de vive reconnaissance :

— Ah ! je comprends, je comprends maintenant, c'est vous, madame, qui avez arrêté les recherches dont j'étais l'objet, c'est vous qui avez demandé à la police que je ne sois pas inquiétée.

— J'avais retrouvé mon enfant, et je vous avais pardonné, répondit simplement la jeune femme.

— Et cependant, murmura la Chiffonne en baissant la tête, j'étais coupable, une grande coupable.

— On ne l'est plus quand on a le repentir.

— Oh ! madame, comme vous êtes bonne !

Il y eut un moment de silence.

— Dites-moi, Julie Verrier, reprit Mme Clavière, vous êtes venue ici aujourd'hui pour reprendre mon enfant, dans quel but ?

— C'était pour vous le rendre, madame, oh ! cela, je vous le jure.

— Moyennant rançon, n'est-ce pas ?

La Chiffonne répondit par un mouvement de tête affirmatif.

— Donc, fit Mme Clavière, Joseph avait l'intention, comme il y a trois ans, de me demander cent mille francs. Eh bien, si je lui donnais cette somme ? Voyons, qu'en dites-vous ?

— Je crois avoir mal entendu, madame ; non, vous n'avez pas dit que vous donneriez cent mille francs.

— Si, vraiment, j'ai dit cela, et je vous demande votre avis.

La Chiffonne regarda la dame en noir avec ahurissement.

— Non, non, s'écria-t-elle, c'est impossible, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas faire cela !

— Pourquoi, dites ?

— Parce que ce serait une chose insensée, une mauvaise chose ; on punit ceux qui font le mal, on ne les récompense pas !

— Soit. Mais peut-être que, se trouvant à l'abri du besoin, Joseph Gallot changerait de conduite.

La Chiffonne secoua la tête.

— Lui, changer de conduite, répliqua-t-elle, jamais ; il faudrait pour cela qu'il y eut encore en lui quelque chose de bon ; mais tout y est mauvais. Allez, madame, on n'empêche pas plus un ivrogne de boire, un joueur de jouer, qu'on n'empêche l'eau de la rivière d'aller à la mer.

Si Joseph était riche, il ne sortirait plus des boutiques des marchands de vins, il y passerait les jours et les nuits, et aussi longtemps qu'il aurait de l'argent dans ses poches, il jouerait.

— Ainsi, vous ne me conseillez pas de faire quelque chose pour lui ?

— Non, ce serait contre ma conscience.

— C'est bien. Mais l'opération sur laquelle il comptait pour se procurer de l'argent n'ayant pas réussi, que va-t-il faire ?

— S'il ne veut pas retomber entre les mains de la justice,

qu'il fasse comme moi, qu'il travaille ; il est serrurier de son état, qu'il rentre dans un atelier.

— Le voudra-t-il ?

— Hélas ! je n'ose l'espérer : il n'aime pas le travail.

Mme Clavière hochait la tête. Elle aussi savait que le travail était le pire ennemi de l'ancien serrurier.

— Et pour vous, pauvre femme, dit elle, ne puis-je pas faire quelque chose ?

— Ah ! madame, répondit la Chiffonne, c'est déjà beaucoup que vous vous intéressiez à moi.

Elle ajouta avec un sorte de fierté.

— Je n'ai besoin de rien, j'ai un état et je travaille, moi.

Après une pause, elle reprit, très émue :

— Et cependant, si, je voudrais vous demander quelque chose.

— Eh bien, dites.

— Je voudrais, fit timidement la malheureuse, en tournant ses regards vers André, je voudrais que vous me permettiez d'embrasser votre fils.

La jeune mère eut un doux sourire.

— André, dit-elle, viens, mon chéri.

L'enfant quitta aussitôt ses soldats de plomb et s'approcha.

— Embrasse la dame, lui dit sa mère.

Il tendit ses petits bras à la Chiffonne.

Celle-ci, ayant dans les yeux des larmes de joie et de reconnaissance, mit deux baisers sur le front de l'enfant.

— Maintenant, madame, dit-elle en se redressant, je peux me retirer ; eh ! j'ai l'âme soulagée et je ne me sens plus aussi malheureuse.

— Vous avez eu vos jours de dures épreuves, vos mauvais jours, espérez que l'avenir vous en réserve de meilleurs.

A tout prix, Julie Verrier, il faut vous soustraire à l'influence funeste de votre mauvais génie, il faut rompre la chaîne qui, jusqu'à ce jour, vous a attachée si fortement à cet homme qui a fait de vous, comme vous le dites vous-mêmes, pire qu'une esclave.

Le regard de la Chiffonne s'éclaira de lueurs étranges.

Elle se dressa, le front haut, superbe d'énergie.

— Ma chaîne, dit elle d'un ton farouche, depuis trop longtemps elle m'étreint et m'étouffe, je la briserai, je la briserai !

— Bien, fit Mme Clavière ; voilà de la résolution, courage.

— Le courage ne me manquera point.

— Avec la volonté, vous vaincrez la force.

— J'aurai l'une et l'autre ; il y a trop longtemps que je suis une victime, je suis lasse d'être opprimée et de souffrir, je ne veux plus être l'instrument du mal. Ah ! il se passe en moi d'étranges choses ; il me semble que je sors d'un long et lourd sommeil ; que tout ce qui dormait en moi se réveille, que je commence seulement à sentir que je vis, que je suis une femme, enfin, quand je n'étais rien. Ma volonté, je la retrouve, et la force est en moi. C'est un miracle et ce miracle, madame, c'est vous qui l'avez fait.

Oui, sous votre doux regard je me suis ranimée, et je crois maintenant que je puis me réhabiliter : est-ce que le pardon que vous m'avez si généreusement accordé ne commence pas mon relèvement ?

Je ne sais pas ce qui va se passer entre Joseph et moi ; mais il ne m'imposera plus ses volontés, je vous le jure ; devant la sienne il trouvera une autre volonté ! Ah ! comme vous m'avez changée ! Non, je ne suis plus la même femme. La douce lumière de vos yeux a pénétré jusqu'au fond de mon cœur et a éclairé mon âme !

J'ai la force, cette force morale que je croyais ne jamais avoir, et ce sont vos bonnes et rassurantes paroles et le baiser que je viens de poser sur le front de cet ange, qui l'ont mise en moi, cette force, qui va mettre un terme à toutes mes lâchetés.

— Dieu vous aidera, prononça doucement la mère d'André.

Et, ayant sur les lèvres un adorable sourire, elle tendit la main à la Chiffonne.

La pauvre fille hésita un instant à prendre cette main qui

se tendait vers elle comme un signe d'absolution. Puis elle la saisit et, toute palpitante d'émotion, la serra dans les siennes.

— Ah ! s'écria-t-elle avec exaltation et les yeux étincelants, s'il voulait encore toucher à vous ou à votre enfant, il faudrait qu'il me passât sur le corps !

Mme Clavière posa sa main sur la tête de son fils et répondit, les yeux levés vers le ciel :

— Dieu nous garde et la justice des hommes nous protège.

La Chiffonne s'inclina respectueusement, comme devant une sainte, enveloppa encore l'enfant d'un long regard et sortit du salon.

— Maman, qu'est-ce donc que cette dame ! demanda André.

— Une malheureuse, répondit la mère, embrassant son enfant dans une étreinte passionnée.

La Chiffonne retrouva dans l'antichambre la mère Agathe, qui la reconduisit jusque sur le perron.

Le matin, la Chiffonne avait traversé la cour, lentement, inquiète, courbant la tête ; maintenant, elle marchait d'un pas assuré, levant haut la tête, l'œil brillant, plein de résolution. Le matin, c'était en tremblant qu'elle s'était avancée vers le borgne ; maintenant elle était calme, elle n'avait plus peur, elle se sentait forte.

Impatient d'attendre, Gallot se promenait dans l'avenue de long en large, d'un pas agité, févrex.

Pour lui, la Chiffonne restait trop longtemps dans la maison, cela n'annonçait rien de bon.

— Tonnerre, grognait-il, elle se laisse entortiller par les femmes noires.

Enfin la Chiffonne parut.

— Seule, j'en étais sûr, grommela le borgne dans un frémissement de fureur.

Il vint précipitamment à la rencontre de sa femme.

— Ainsi, dit-il sourdement, ayant peine à se contenir, on ne te l'a pas donné !

— Tu le vois, puisque je reviens seule.

— On a refusé de te le rendre ?

— Oui.

— Ah ! gueuse, c'est ta faute ! hurla-t-il.

Et son poing crispé se leva pour frapper.

Mais au lieu de se courber comme autrefois et de tendre les épaules pour recevoir les coups, la Chiffonne se dressa en face de son bourreau, froide, imposante, une flamme dans le regard.

Ce n'était pas un défi qu'elle lui jetait, mais elle lui faisait comprendre qu'elle ne le craignait plus.

Étonné, le borgne fit un pas en arrière et son bras retomba à son côté.

Le regard de son ancienne victime, sec, froid, hardi, lui causait une impression étrange, le troublait.

Du premier coup, la bête était muselée.

— Voyons, reprit-il d'un ton singulièrement radouci, devons-nous renoncer à tout espoir de reprendre le petit ?

— Oui, et tu n'as plus à penser à lui.

— Mais, enfin, pour qu'on ait refusé de te le rendre, il fallait des raisons ; quelles sont celles que l'on t'a données ?

— Tu tiens à les reconnaître ?

— Il faut que je les connaisse.

— Ecoute donc, alors : on a découvert que l'acte de naissance et le certificat de baptême que j'ai présentés comme étant ceux du petit, appartenaient à un autre enfant décédé ; que, par conséquent, j'avais commis le crime de substitution d'enfant, et la supérieure m'a dit :

— "Vous devez vous estimer heureuse que je ne vous fasse pas prendre immédiatement par les gendarmes."

Je pleurais, la religieuse a eu pitié de moi.

— Diable, diable ! fit Gallot, les sourcils froncés.

— Oh ! ce n'est pas tout, et tu vas voir qu'il y a une Providence ou plutôt un Dieu...

— Allons donc, encore des bêtises ! interrompit le borgne.

Et il se mit à rire nerveusement.

Un regard de la Chiffonne lui fit rentrer son rire dans la gorge.

— Oui, reprit-elle avec gravité, il y a un Dieu qui défend ceux à qui l'on fait du mal, qui déjoue les projets des méchants et se charge de venger les victimes. Ah ! tu l'as bien vu.

— Comment cela ?

— Nous avons enlevé l'enfant, pour toi c'était un coup superbe, tu croyais que la fortune allait te tomber dans les mains. Mais cela, Dieu ne le voulait pas. Quand tu croyais avoir si bien réussi, on est venu t'arrêter et on t'a jeté dans une prison. Il y a mieux encore : la dame de Vaucresson connaît les religieuses de l'asile et vient de temps à autre leur faire une visite ; elle s'intéresse beaucoup aux enfants et leur apporte de petits vêtements qu'elle fait elle-même à ses moments de loisir. Cela, je ne le savais pas, je ne pouvais pas le savoir.

Le petit était depuis quelques jours seulement à la Maison maternelle lorsque sa mère vint faire sa visite habituelle ; tu divines ce qui s'est passé : parmi ces pauvres petits orphelins et abandonnés la mère a retrouvé son enfant qu'elle pleurait et que la police cherchait de tous les côtés.

— Tonnerre ! grogna Gallot.

Puis, aussitôt :

— La Chiffonne, il ne faudrait pas te moquer de moi, sais-tu, et si tu mentais...

— Je t'ai dit la vérité, répliqua-t-elle froidement ; d'ailleurs, tu dois bien le voir, puisque cela t'explique pourquoi, quand on savait que tu étais l'auteur de l'enlèvement, le juge d'instruction a cessé tout à coup de te parler de cette affaire. La mère, ayant retrouvé son enfant, avait retiré sa plainte. Tu lui dois de ne pas avoir été condamné aux travaux forcés, et moi de ne pas avoir été arrêtée et condamnée avec toi pour le même crime.

— Je comprends, murmura-t-il.

— C'est bien heureux.

— Ainsi, dit Gallot, elle a repris son mioche ?

— Non, elle l'a laissé à l'asile.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Je l'ignore.

— C'est drôle.

— Si tu veux, mais c'est ainsi.

— Hum, hum ! fit le borgne, en passant sa main sur son front brûlant.

Tous deux restèrent silencieux.

Maintenant ils marchaient d'un bon pas ; ils franchirent la porte de Boulogne et s'enfoncèrent dans une allée du bois où les promeneurs étaient rares.

Très sombre, le front plissé, hochant la tête par instants, Gallot réfléchissait.

Il était pâle, de temps à autre son corps était secoué par un tremblement de colère contenue. De temps à autre aussi, furtivement, il lançait un coup d'œil à la Chiffonne, comme s'il avait craint de la regarder en face, et elle l'entendait ronchonner.

Il s'était si peu attendu à ce qui lui arrivait, qu'il en était écrasé ; et, dans son imagination affolée, il cherchait à quelle branche il pourrait se raccrocher.

— Pas de chance, se disait-il, c'est jouer de malheur, manquer un si beau coup de fortune ! Mais non, ça ne peut pas se passer ainsi, tout n'est pas fini, faudra voir. Non, non, je ne suis pas vaincu, je ne veux pas l'être.

Mais, aussitôt, un hochement de tête exprimait son découragement.

Il voyait sa nièce et le petit André sous la protection de la justice et lui tenu en arrêt par les policiers comme le gibier de plaine devant le chien du chasseur.

Que pouvait-il faire ? Tant de difficultés se dressaient devant lui !

Il était connu, les pièces concernant l'enlèvement de l'enfant étaient à son dossier, à la préfecture de police ; repris de justice, il n'avait qu'à se bien tenir ; car à la moindre tentative qu'il ferait contre le repos de sa nièce, toute la meute policière tomberait sur lui.

Ainsi, il était condamné à rester tranquille, à se croiser les bras, à ne pas broncher.

Il reconnaissait son impuissance avec des rugissements intérieurs. Et sourdement, grinçant des dents, le misérable se tenait à quatre pour ne pas tomber dans un de ces accès de fureur qui le faisaient ressembler autrefois à une bête féroce.

La Chiffonne pensait à la mère et à l'enfant et s'affermissait dans la résolution qu'elle avait prise quand, devant la dame en noir, elle s'était écriée : " Ma chaîne, je la briserai ! "

Ils avaient traversé rapidement le bois de Boulogne. A la Porte-Maillot, ils prirent une voiture.

— Conduisez-nous rue Morand, dit Gallot au cocher.

Pendant le trajet, ils n'échangèrent pas une parole.

Rentrés dans le logement, ils restèrent debout en face l'un de l'autre, se regardant, lui agité, mordillant ses lèvres, elle toujours calme et froide.

— Joseph, dit-elle, veux-tu que je te donne un conseil ?

— Voyons le conseil.

— Tu vois qu'il y a loin du rêve à la réalité ; il y a trois ans, tu as commis une mauvaise action, je pourrais dire une infamie, vois ce qu'elle t'a rapporté.

— Les choses ont mal tourné, il y a là une fatalité.

— Non, il y a quelque chose qui doit te donner à réfléchir et te faire comprendre qu'on risque beaucoup en faisant le mal et qu'on y gagne peu. Il y a un proverbe qui dit : Le bien mal acquis ne profite jamais. Va, il n'y a de bon argent que celui que l'on gagne honnêtement.

— Ah ! ah ! répliqua-t-il, railleur, voilà des paroles qui te font honneur ; ah ! ah ! ah ! la Chiffonne, une honnête femme, qui aurait jamais cru cela ? Et depuis quand es-tu devenue une honnête femme, la Chiffonne ?

— Depuis que je travaille, répondit-elle avec fierté, depuis que, grâce à Aurélie, j'ai appris à gagner ma vie honnêtement et que, honteuse de mon passé, ayant en horreur tout ce qui est mal, j'ai compris que tout ce qui était bon et vrai n'existaient que dans le bien.

Joseph, tu peux aussi revenir à la vie honnête, tu n'as qu'à le vouloir. Tu es serrurier et autrefois, m'a-t-on dit, tu étais un des meilleurs ouvriers de Paris, gagnant, quand il te plaisait de travailler, jusqu'à douze et quinze francs par jour. Eh bien, il faut te remettre au travail.

— Tu crois la chose facile, la Chiffonne ?

— Tu es toujours fort et plein de santé, et quand on a été un bon ouvrier, on ne peut pas ne plus savoir travailler. Tu n'as qu'à te présenter dans n'importe quel atelier de serrurerie et aussitôt on te mettra dans les mains une lime et un marteau.

— Et après ? fit-il avec un sourire narquois.

— Comme moi, Joseph, tu gageras honnêtement ta vie. Tu n'auras plus à fréquenter ces hommes de rien qui t'ont perdu.

— Ma parole, dit-il, je crois entendre parler ma défunte femme.

— Si tu avais écouté ses conseils tu ne te serais pas égaré dans ces chemins tortueux et noirs qui conduisent à tous les crimes, et la justice n'aurait jamais eu aucun compte à te demander. Mais puisque tu te souviens de ce que te disait ta femme, que ses conseils viennent donc appuyer les miens.

Je t'en conjure, Joseph, rentre dans le chemin droit, redeviens un honnête ouvrier. Ah ! je voudrais pouvoir te faire connaître d'avance la satisfaction que tu éprouverais d'avoir changé de conduite.

— Tu as fini ?

— Que puis-je te dire encore ? Hélas ! j'ai bien peur de parler à des oreilles qui ne veulent pas entendre.

— Hé, qui sait ? tu causes si bien, la Chiffonne !

— Si tu te remettais courageusement au travail, si tu changeais de conduite, enfin si tu redevais un honnête homme, toi de ton côté, moi du mien, nous ferions des économies et nous aurions bien vite amassé une somme assez ronde.

— Voilà qui mérite d'être pris en considération, dit-il d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, on examinera, on verra.

Hé, hé, redevenir un honnête homme... il paraît que l'on a déjà vu ça.

— Oui, car il vaut mieux être bon que mauvais, il est plus agréable de faire le bien que le mal.

Il resta un moment silencieux, réfléchissant.

— La Chiffonne, reprit-il, en la regardant sournoisement, tu dois avoir déjà de belles économies.

— Mais, balbutia-t-elle.

— Allons, pas de cachotteries avec papa ; combien as-tu ?

— Quatre cents francs.

— Heu, c'est maigre. Moi, je n'ai pas à te le cacher, je suis à peu près sans le sou, et en attendant que je trouve un travail, puisque tu veux me faire reprendre la lime et le marteau j'ai absolument besoin de quelques jaunets dans ma profonde, Chiffonnette, tu me prêteras tes quatre cent francs.

— Oh ! si tu devais en faire un bon usage...

— Tu vois bien que je commence à me convertir, répondit-il d'un ton hypocrite.

Elle resta un instant indécise, le regardant fixement.

— C'est bien, dit-elle, demain je te donnerai les quatre cent francs.

— A la bonne heure ! Tu es toujours gentille, la Chiffonne.

— Seulement, dit-elle en secouant tristement la tête, je ne suis nullement convaincue de tes bonnes intentions, et je crois bien que tu médites quelque nouvelle machination.

— Je ne médite rien du tout.

— Soit, mais prends garde, la justice est sévère et la police a les yeux partout.

— Voyons, où veux-tu en venir ?

— A te dire ceci : tu dois maintenant laisser tranquille la dame de Vaucresson et son enfant.

— Je ne songe plus à eux, répliqua sourdement Gallot ; mais s'il me plaisait de relancer, ce n'est pas la Chiffonne qui m'en empêcherait.

— Non, mais elle pourrait t'en faire repentir.

— Hein, des menaces, tu oses me menacer !

— Je te préviens, voilà tout. Tu ne me connais pas encore, Joseph ; si tu avais le malheur de chercher à faire du mal à la dame ou à son enfant, tu ne sais pas de quoi je serais capable.

— Tu me dénoncerais, peut-être.

— Ce que je ferais, je n'en sais rien ; mais tu me trouverais entre eux et toi.

— Tu les prends sous ta protection ?

— Oui.

Il se mit à rire bruyamment.

— Je n'ai plus rien à te dire, reprit la Chiffonne ; maintenant, je te quitte.

— Où vas-tu ?

— Je retourne chez Aurélie.

— Et si je ne veux pas, moi ?

— Je n'ai pas besoin de ton consentement.

Il s'avança sur elle l'œil menaçant, ses larges mains ouvertes, prêtes à la saisir.

Elle ne bougea pas. Mais elle eut ce même regard, froid, luisant, tranchant comme une lame qui, à Boulogne, l'avait si singulièrement impressionné et troublé dans tout son être. Il resta immobile, très pâle, le rictus grimaçant.

Il sentait qu'elle lui échappait, qu'elle n'était plus courbée sous sa volonté.

Il ne se trompait pas. Oui, elle lui échappait ; le charme était rompu.

La Chiffonne s'était laissé dominer par le misérable ; maintenant relevée, Julie Verrier, devenait à son tour dominatrice.

— Ainsi, reprit le borgne d'une voix frémissante, c'est une rupture ?

— Je ne veux plus demeurer avec toi.

— Je comprends, tu ne m'aimes plus.

— Je le voudrais ; mais je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi, et je t'en suis reconnaissant. J'ai encore de l'amitié pour toi, Joseph, et peut-être, si tu fais quelque chose pour cela, te rendrai-je toute mon affection.

—Ainsi, tu veux me quitter, tu m'abandonnes ?
 —Non, je ne t'abandonne pas.
 —Alors, tu viendras me voir ?
 —Si cela te fait plaisir.
 —Tu ne saurais en douter ; que deviendrais-je si je ne te voyais plus ? Et puis il faudra bien que tu viennes de temps en temps jeter un coup d'œil dans cette chambre que tu as si bien arrangée et toujours si bien tenue. Vois-tu, la Chiffonne, si petit que soit un ménage, il ne peut se passer d'une femme ; moi, je ne saurais rien faire ici, je laisserais tout perdre.

—C'est bien, je viendrai, je viendrai.
 —Souvent, n'est-ce pas ?
 —Aussi souvent que cela me sera possible.
 —D'abord, demain ; tu m'as promis...
 —Oui, demain je t'apporterai l'argent.
 —Allons, malgré tout, tu es une bonne femme. A quelle heure viendras-tu ?

—Dans l'après-midi, vers quatre heures.
 —C'est bon, je t'attendrai.
 La Chiffonne s'en alla.
 —J'aime autant ça, murmura Gallot, elle aurait été gênante ; elle vous a des idées... C'est égal, la Chiffonne est toujours un beau brin de femme ; matin, quels yeux ! Ces trois années l'ont rajeunie ; elle est maintenant fraîche comme une rose et potelée... C'est toujours la même beauté... Il ne lui manque pas un dent et elle vous a des cheveux...

Il se secoua violemment comme un chien mouillé.
 —Tonnerre, reprit-il, c'est trop bête, vraiment, de songer encore à ces choses-là. Il y a temps pour tout, celui de l'amour est passé ; j'ai maintenant autre chose à faire.

Il tomba lourdement sur un siège et, la tête dans ses mains, il s'absorba dans une méditation profonde.

Tout à coup il se dressa debout, l'œil étincelant.
 —Oui, grommela-t-il d'une voix creuse, je le verrai, il faut que je le voie. Après tout, il ne me mangera pas.

FIN DE LA SEPTIÈME SÉRIE.

La huitième série a pour titre :

PROLOGUE D'UNE SOMBRE HISTOIRE

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
 CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.
 Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
 GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié in. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix.
 Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
 Album, Exposition, 18 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel..... 40c.
 Poésies de Lamartine, L. Barrollet..... 60
 Heures de Réverie, L. Gastinel..... 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski
 Portrait, M. de Barrival
 Paquerotte, C. Michaud
 La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
 Goutte de Rosée, A. Boïeldieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand
 L'Alcyon, Victor Massé
 Le Jeune Poète, A. de Longperrier
 La Louange de Sylvie, Emile Durand
 Reines des Fleurs, A. Reichardt
 L'Etoile du Matin, P. Soulié
 Le Vieux Chêne, F. Godefroid
 Doux Reveil, D. F. E. Auber
 Le Réve Etillé, Emile Durand
 Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
 Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès
 Un Réve de Carnaval, V. Mela
 La Jonque des Amants, A. Gouzien
 Nanette, Victor Massé
 Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
 Chanson de la Révènce, A. Kettnerus
 Chanson Gaélique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé
 Aubade, Victor Hugo
 Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
 Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion
 Chemin Faisant, E. Boulanger
 La Belle Toscane, L. Gordigiani
 Un Premier Amour, F. Bérat
 Le Reveil de l'Italie, T. Ritter
 La Pauvre Marie, A. Barbier
 Mandoline, Victor Massé
 L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
 Frère et Sœur, Henri Pottier
 La Jeune Fille et l'Echo, L. Gaillard
 O Salutaris, A. de L. Grimoard
 6 Mélodies, C. M. de Weber
 Le Palanquin, Emile Durand
 Une Nuit de Mai, J. J. Masset

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

Fanfan la Tulipe, L. Varney	
Fanfrolucho, L. Serpette	
Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney	
La Fête Dieu, F. Boisjéro	
Les Petits Musiquetiers, L. Varney	
Le Roi Carotte, J. Offenbach	
Le Tour du Monde, F. Boisjéro	
Chanson de la Coque, Hervé	
Cardino et Mardi Gras, J. Uzès	
L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq	
Le Père la Mine, G. Chidono	

MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lefevre	20c.
Menuet Favori, par Mozart	20
Célèbre Menuet, par Boccherini	25
Menuet, (composé en dormant) Bach	10
Petit Menuet, Julio Amotony	15
Menuet sentimental, Chas. Neustedt	20
Menuet Favori, E. Nollet	20

MARCHES

Petite marche Fantaisiste, par René Lefevre	15c.
Marche Funèbre, par Chopin	25
Bagatelles, par Mathieu-Maullangis	20
La Marche du Régiment, Carman	15
Marche Funèbre, Chopin	20
Défilé de Cavalerie, par G. Micheuz	25

GALOPS

No. Ever, (Brillant) par L. Ducollet	25c
Ventre-à-Terre, par P. Chardon	25

VALSES

Valses Célèbres, par Beethoven	35c.
Exposition Paris, par Félix Gilles	15
Edison, par A. de la Gravelléro	30
Eiffel, par Jules Vassou	25
Valse Caprice, Marius Carman	20
Valse No. 1, F. Chopin	20
Blanches Colombes, par B. T. Missler	20
Yvonne, par G. Micheuz	25
L'Esquil, par Flaminio	25
Valse Célèbre, par F. Chopin	30
Les Minosus, (valse de salon) par E. Bounaud	35
Souvenir du Prater, (Valse viennoise) par B. T. Missler	35
Flots argentés, (Grande valse) par A. Coedes	35
Dans les Lilas, par J. Desmarquoy	35
Rêve d'Azur, par Gustave David	35
Ciel Etoilé, par Gustave David	35
Po 1 les Belles Personnes, par Alfred Gulliet	35
Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par Arthur David	35
L'Éclat de rire " " par Anatole Lantelme	35
Holo de Nuit, par C. Blancard	35
Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré	35
Flour de Neige, par Noël Stalars	35
Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel	40
Solidarité, par E. Deransart	40
Perle d'Asie, par P. Rupès	50

POLKA

Victoria, par Louise Springael	20c.
La Tour Eiffel, par G. Strauss	25
La Pays des Vies, par G. Fiorentino	20
Pantins et Ficelles, par Ch. Merelly	20
Risette, par P. D. Veters	25
Le chant du Hussard, par L. Dessaux	15
Rébé Polka, par J. Barrignon	15
Alice de " par J. Desmarquoy	25
Polka des Chiens, par F. Léon	25
Sens Dessus Dessous, par C. Fagès	25
Polka des Etoiles, par P. Sauvères	25
Polka des Fauvettes, par A. d'Hack	30
Polka Marcho, par P. Fauchey	30
Patati-Patata, par C. Fagès	35
Polka des Zébres, par Flaminio	35
Briso de Mer, (4 mains) par B. T. Missler	40

QUADRILLES

Les Lanciers, (de vrai quadrille) par G. Fangier	25c
Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par Léon Duffès	25
Saute-Mouton, (brillant) par C. Meyer	25
La chasse au Mari, par Flaminio	25

MAZURKA

Helena, par E. Provinciali	25c
Célèbre Mazurka, par Chopin	25
Première Mazurka de salon, par M. Jallion	30
Volupté, par F. Poncet	30

POLKA-MAZURKA

Loup y es tu, par A. de Verville	20c.
Alsace Lorraine, par Emile Dameron	25
Brin d'herbe, par J. Demarquoy	25
L'Indiscrète, par Gustave David	35
Miss Mary, par E. Daniel	35

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.

Espanola, par A. Decq	20c.
Heures de Solitude, par A. Manecau	40
Rondo, par Mozart	20
Prélude, par Georges Zisso	15
La Pyrrhique, par G. Schmitt	20
Gavotte, par Bach	15
Boléro de la Gaza Ladra, par Rossini	20
Ballot, par Gluck	10
Scherzo, par Beethoven	20
Quasi una Fantasia, par Beethoven	30
Barcarolle, par Mendelssohn	20
Caquetage, par E. Cazanovo	35
2de Polonaise, par F. Guzman	50
Sérénade du Gondollor, par E. Cazanovo	35
Un Rêve d'Amour, C. de Bernardi	35
Romanco sans Paroles, par Mendelssohn	30
Les Jeunes Atheniennes, par Sacchini	15
Saute ma Gazelle, par Henry Duvernoy	20
Sérénade, par Schubert	20
La Fuite	20
L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq	35
Bravoure, (Gavotte) par Désiré Heynberg	40
Pastorale, par Georges Schmitt	25
5me Nocturne, par Field	20
Sérénade de Don Juan, par Mozart	20
5me Nocturne, par Chopin	20
Aubade, par Schubert	20
3me Polonaise, par Chopin	20
Piem er Prélude, par Bach	25
Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini	25
Vielle Chanson, par Ch. Neustedt	25
Appassionata, par Julien Quignard	35
Castor et Pollux, par Rameau	10
2me Nocturne, par Chopin	20
Romanco sans Paroles, par L. Ratz	25
Lo Pollehinello, G. Garibaldi	15
Lo Tambour	15
Lo Fifre	15
Lo Pistolet	15
Lo Pantin	15
Chansons d'autrefois, M. Carman	15
Danse du XVIIIe siècle	15
Fête Bretonne	15
Menuetto Capriccioso	15
Scherzettino	15
Feuille d'Album, Jules Schulhoff	15
Don Juan, J. Rummel	20
Bellsario	20
Flute Enchantée	20
Solitude	20
Troisième Idylle, Chas. Neustedt	20
Berceuse, J. O'Kelly	20
L'Automne, Mce. Decourecelle	20
Dors, Chor Amour, (Berceuse) par G. Ehrman	20
Dernière Pensée, par Weber	20
Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart	25
Prière de Moïse, par Rossini	25
L'Adieu, par R. Schumann	25
Lo Printemps, (Romanco sans paroles) Mendelssohn	40
Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq	35

WALTZES

Cagliostro, Straus	20c.
Vienna Children, Straus	20
Bocencio, Suppe	20
Flowers of Spring, Reissiger	10
Peri, C. d'Albert	10
Estimation, Léon	10
Lallah, Amanda Kennedy	10
Little Daisy, Richard Stahl	10

POUR LE BANJO @ 10 CTS

Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert	
Black Tulip, F. H. Gruendler	

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

Ella, F. Livingston	
Munula, Woodlawn	
All around the world, Warren	

DUOS @ 10 CTS

Beauties of Paradise, Snow	
Valse Mignonne, do	
Quadrille, do	
See-Saw Waltzes, G. E. Jackson	
Parade March, Josef Low	
Stéphanie, G. E. Jackson	
Caprice Mennet, R. de Vilbac	
Waves of the Ocean Galop, Woodlawn	
Friendly Pastime, Farmer	

POLKA @ 10 CTS

Always Gallant, P. Fahrbach	
Farwell, T. H. Klein	
Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell	
The Little Bell, Hamilton	
Starry Eyes, F. A. Jewell	
Fleurette, L. Gobbaerts	
Adrienne, Amanda Kennedy	
Addie, Sampson	
The Sailor Boy, Jewell	
Bella Bocca, Waldteufel	
St. Botolph, N. J. Bacon	
Tulip, H. Lichner	

QUICKSTEP @ 10 CTS

Wood-Up, J. Holoway	
---------------------	--

MAZURKA @ 10 CTS

Solf Rollanco, E. J. Stoward

POLKA MAZURKA @ 10 CTS

Palmetto, Ethridge

GALOP @ 10 CTS

Morea, Amanda Kennedy	
Dancing on Our Yacht, Pollar	
Galop, E. Audran	
Light Baggage, Piefko	
Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer	

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

A Strange Country, G. Lango	
Senshoro Dreams, Wolff	
Carnation, H. Licher	
Chimes of Normandy, Young	
Organ Voluntary, " "	
Caprice de Gregh, (gavotte) Lou Dinsmore	
Freemorel, Shumann	
Holiday Morning, Hitz	
Lohengrin, Luybach	
Mexican Sorende, Otto Langoy	
Pizzicati from Sylvia, Leo Dalibes	
The Mail from the Highlands, Lango	
Cador, Heller	
Last Rose of Summer, G. E. Jackson	
Only in Fun, Morley	

MARCHES @ 10 CTS

Amazon, Michaelis	
Funeral March, T. H. Klein	
Sullivan's Grand March, Bowen	
Strogoff, M. Strogoff	
Wedding, Mendelssohn	
White Elephant, J. W. Wheeler	
Watch on the Rhoin, Horman	
Fatinitza, Suppe	
Feufels, do	
Minnelaha, F. A. Jewell	
Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson	
Janson, Amanda Kennedy	
Jumbo, V. D. Dygert	
Jolly Tar, Moul	
Beggar Student, C. Millocker	

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

Thou art gone from my gaze, by G. Linley	
The Blue and the Gray, by F. M. Finch	
The Golden Shoro, by A. S. Gatty	
The Robin Redbreast, by Lovoy	
The Dot upon the I, by J. Albert Snow	
The Bridge, by Carow	
The North Wind, by Gatty	
The Dream of a Violet, by Roekkel	
The Dear Old Farm, by N. B. Sargent	
The Man and the Bee, by C. F. Horn	
The Clang of the Wooden Shoor, by J. L. Molloy	
The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz	
What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper	
When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt	
When Jennie was Raking the Hay, by J. L. Gilbert	
Watchman, tell us of the Night, by Gounod	
Anno O' the Banks O'Deo, by S. Glover	
You never miss the water till the well runs dry,	
A Summer Shower, by Marzials (by Howard	
A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana s	
By the Blue Sea, by Smart	
Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall	
Come Ye Isonsolate, by D. Dutton	
Call me Thine Own, by Halovey	
Cradle Song, by Mendelssohn	
A Christmas Carol, by J. H. Snow	
Coming thro' the Rye, by Scotch	
Fading, by C. H. Gabriel	
For He's gone and married Yum-Yum	
Good Night, by Clendon	
Good bye, dear love, by Pinsuti	
Home, sweet home, by Bishop	
How are you, by J. H. Snow	
Heart Whispers, by Abt	
Home so Blest, by F. Abt	
Harp of the Winds, by Abt	
It never comes again, by R. Stahl	
I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo	
I wandered by the Brook side, by James Hine	
Jesus, Refuge of My Soul, by Monninger	
Jinnet's Chace, by Claribol	
Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore	
Land of Rest, by Pinsuti	
My Mind and Heart, F. Van Beck	
My love beyond the Sea, by Sullivan	
See how it Sparkles, by Lecocq	
Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.	
Sing hey, the merry Maiden and the Tar,	
Swell Song, by H. C. Talbert (by Sullivan	
Scenes that are Brightest, by Wallace	
Remember poor Mother at Home, by J. Thornton	
Remember your Mother, by M. Hennessy	
Pity the Poor, by J. J. Sawyer	
Pity Me, by J. T. Patterson	
Out on the Rocks, by Dolby	
Out in the Stilly Night, by T. Moore	
One of the Finest, by Gus Williams	
Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan	
Other Days, by W. M. Donnelly	
Over the Garden Wall, by Harry Hunter	
Only the Night Wind Sings Alone, by Sulliva	

CHANGEMENT DE CATALOGUE

TOUTES LES SEMAINES

LIBRAIRIE

POIRIER, BESSETTE & Co

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

LISTE DES VOLUMES A 5 CENTS

Par la poste 6 cents.

Chénier, épisode de 37-38.
Noco d'Or de la St-Jean-Baptiste, dis-
cours de l'Hon. J. A. Chapleau.
La Picotte et son Traitement.
Le Traité du Cheval.
Le Chaldra

LISTE DES VOLUMES A 10 CENTS

Par la poste 12 cents.

Rose de Tannobourg.
Le scriin.
Les œufs de Pâques
Louis.
La bonne Fridolino.
Le bon Fridolin.
Fernando.
Marie.
Le petit Mouton.
Les infortunes de Camille.
La nouvelle Académie des Jeux.
Nouvelle collection de tours de cartes.
Le chansonnier français.
Petit manuel de physique.
Le grand corbillon de fleurs.
Langage des fleurs et des fruits.
Le véritable oraculo des dames.
Nouvel manuel de ca'embourgs.
Histoire de Cartoucho Mandrin.
Aventures de Robinson Crusoe.
Aventures de Don Quichotte.
Clé des Songes.
Le Magicien.
L'Amour, les Femmes, le Mariage.
Recueil de Tours d'Carte.
Petit Traité de Gymnastique.
Portefeuille des Amants.
Petit Manuel de Politesse.
Oraculo des Dames.
Langages des Fleur...
Genoviève de Brabant.
Conte des Fées.
L'art d'Amour.
La Cartomanie.
Perrault.
Bolto à l'Esprit.
Petit Manuel de l'Escamoteur.
Le Secrétaire des Enfants.
L'Art de faire l'Amour.
Les Refrains Joyeux.
Le Rosier.
La Vallée d'Almeria.
La Croix de Bois.
Théophile.
Genoviève.
Eustache.
Le Rossignol.
La Veuille de Nobl.
Histoire de Jeanne d'Arc.
Trente Ans de la Vie d'un Joueur.
Histoire de Volours et Brigands.
Histoires des Naufragés.
Nouveau Jardin d'Amour.
Le Parfait Secrétaire des Amants.
Le Secrétaire Français.
Fables de la Fontaine.
Les Quatre Fils Aymon.
Petit Traité de danse.
Jeux Innocents de Société.
Petite Magie Blanche.
Les Refrains de Paris.
L'Escamoteur de Bonne Société.
Les Echos de la Gaîté Française.
La Mouche à Patate.
Louis Riel, sa vie, son procès, sa mort.
Mémoire sur les Chevaux.
Trois ans en Canada.

LISTE DES VOLUMES A 15 CENTS

Par la poste 18 cents.

L'art d'élever les serins.
Les mystères de la Tour de Nesle.
Les quatre Fils Aymon.
Paul et Virginie
La Chauxmère Indienne, illustré.
Le Mesnil-au-Bois. "
L'Avoué de Bagnolot. "
La Jarretière Rose. "
La Fatalité. "
Mlle de la Fougeraie. "
Paul Duvert. "
Mr. de Blangy. "
Lettre d'Héloïse et d'Abailard
Vidocq.
Voyage de Gulliver.
Le Remords d'un Anjo.

LISTE DES VOLUMES A 20 CENTS

Par la poste 25 cents.

Le parfait cordon bleu.
Le Saint de bois.
Confession de l'abbé de Chelles.
Folles de jeunesse.
Les caprices de Diomède.
Maison ouverte.
Ompdrailles.
L'affaire du Général X.
Aventures d'une femme galante.
Le Roman d'un Père.
Amour Villageois
La Demoiselle en Or.
Le Chasseur Noir. illustré.
Les deux Routes. "
Le Val Perdu. "
L'ami des Blancs. "
L'œuvre Infernale. "
Un Duel au Désert. "
L'Héroïne du Désert. "
Une Passion Indienne. "
Mariami l'Indienne. "
Riche à tout Prix. "
La Chasse à l'Homme.
Le Charlatan.
Léa.
Les Fils du Gardo-Chasse.
La Novice de Trianon.
L'affaire de la rue de la Banque.
Mademoiselle Besson.
Sœur Julie.
Fleur de Corse.
La Petite Impératrice.
Les Mariages Manqués. ?
La Fiancée de Jean Claude.
Le Petit Bossu.
Langage de Fleurs.
Le Chambrier, illustré.

LISTE DES VOLUMES A 25 CENTS

Par la poste 30 cents.

Les Giboulées de la vie.
Le Mercier de Lyon.
Deux petits Sabots.
Les Amours tragiques.
La Sorcière Flamande.
Mmo de Villersol.
Le Pignon maudit, 2 vols.
Trois amours.
Les 17 ans de Martha.
Les Mascarades de Paris.
Les Étapes d'un Volontaire.
La marquise de Coligny, 2 vols.
Nelly.
Un Grand d'Espagne.
Les Petits-fils de Lovelace.
Le Roi de Cœur.
Le Serment des Hommes rouges, 2 vol.
Le Lion de Flandre.
La Rose d'Antibes.
La Robe de Nessus.
Le Paradis perdu.
La belle Novice.
Le Val d'Andorre.
La Baguette d'Opale.
L'écueil.
Le Roman du Mari.
Le Médecin des Pauvres.
Maurice de Treuil.
Parisiennes et Provinciales.
Les dernières Marquises.
La Maison Rouge.
Le Fils Maudit.
La Guerre au Couteau.
Marguerite Chauvolet.
La Huronne.
Le Supplice d'un Père.
Les Serfs de Flandre.
Le Mat de Cocagne.
Noir et Blanc.
L'ombre de Ludovic.
Marcelle.
Histoire d'un Homme.
Le dernier des Courtenay.
Une Fleur aux Enchères, 2 vols.
Le Prince de Morin.
Les Filles de Jephthé.
Brunes et Blondes.
L'Oncle Jean.
L'Oncle et la Nièce.
La Chasse Royale, 2 vols.
Le Livre à Serrure.
Un Sacrifice.
La Dame d'Autouil.
L'Inconnu de Belleville.
Blanchette.
Vivant et Mort.
La Bohémienne.
La Maison bleue.
Le Siège de la Rochelle.
Le roman de deux jeunes Femmes.
Entre le bal et le berceau.
Les coups d'épée de M. de la Guor
[cho, 1er vol.
Envers et contre tous, 2ème vol.
L'ennemi de Madame.
Académie des Jeux.
Trésor des curiosités.
Langage des fleurs.
Choix de compliments.

Genoviève.
L'Abonné 1er vol.
Le cirque Bonnard, 2ème vol.
Le beau maquignon, 1er vol.
Jacques Lenormand, 2ème vol.
La Province de Paris.
Les chemins de la vie, 1er vol.
Deux amis, 2ème vol.
Le cousin aux millions.
Poésies complètes.
Les chasseurs de tigres.
La Chasse en Algérie.
Polignot d'Acier.
Les Nez-Porcés.
La Fille du Pirate.
Peaux-Rouges et Peaux-Blanches.
La Fille des Indiens Rouges.
La Tête Plate.
Les Doraclers Iroquois
Le Chasseur Noir.
L'île de Sato.
Le Gibot.
La Capitaine.
La mort d'Eva.
Monsieur de Boisdyvor.
Chion-Caillou.
Les Deux Compagnons.
Le Crimo de Pierrotto.
Le Martyre de la Boscotto.
Coquillicot.
Le Courrier de Lyon.
Le Tambour de Montmirail, 2 vols
Les exploits de Georget, 1er vol.
Le Bouquet d'Immortelles, 2e vol
La Logo Sanglante, 1er vol.
La Polisse du Pendu 2e vol.
La Belle Virginie.
La Tour des Maures.
Dolores.
Le Lieutenant de Ranoy.
Une Fille Laide.
Un cœur de Soldat.
Le crime de Bois des Hogues.
La Bande Graaft.
Les Sabotiers de la Forêt Noire.
Histoire de Cent-Trente Femmes
Le Lieutenant, Robert 1er vol.
Epouse ou Mère, 2e vol.
Une erreur Judiciaire.
Le Combat de l'Honneur.
Petite d'Honneur.
Le Compère Leroux.
Les Vivours d'Autrefois.
Le Lupin Noir.
L'affaire de la rue de Douai.
Les Rostang, 1er vol.
Le Sacrifice de Raymond 2ème vol.
Le demi-Grand-Monde.
La Vierge des Makis.
Seppe.
M. le Marquis de Pontanges
Le Fratricide.
Les Terres d'Or.
Le Mangeur de Poudre.
Le Colporteur.
Le Crimo de Grand-Point, illustré.
La Citrone aux Rubis, 1er vol.
Le Sac de Cuir, 2e vol.
Les Dames du Cloître.
La Fin de Marquisat d'Auro.
Le Toison d'Or, 1er vol.
La Cape et l'Épée, 2e vol.
Les Rêves de Gilbe...
Madame Rose.
Le Cas de M. Guérin.
Les Compagnies d'un Roué, 1er vol.
Les Misères d'un millionnaire, 2mo v.
Le Clos-Pommier.
Le Duc de Carlepont.
L'Auberge du Soleil d'Or, 1er vol.
Une Femme Étrange, 2mo vol.
La Sorcière Noire, 3mo vol.
Les Chauffeurs Indiens, 1er vol.
Le Chasseur de Tigres, 2mo vol.
Le Dammé.
Oeil de feu.
Une Vendetta Mexicaine.
Cœur de Panthère.
Rayon de Soleil.
La corde de Pendu.
Le marquis de Loc Ronan, 1er vol.
Marcel le Malouin, 2ème vol.
Les Coups d'épingle.
Le secret d'Ursule.
Le Joueur d'Orgue.
Tartuffe au Village, 2 vols.
Le Crimo de la Rue des Lilas, 1er vol.
L'Homme à la Pipe, 2ème vol.
La Vie sérieuse.
Les Passionnées.
Le Château de Villebon.
Un Drama à Trouville.
L'Hôtel du Dragon.
Les Volours de Chevaux, 1er vol.
Les Brigands de Prairies, 2mo vol.
Le Griffon du mc...lin.
Le Chambrier.
Gerfaut.
Le Monstre.
Le Martyre d'une Mère, 1er vol.
La Volouse d'Enfant, 2mo vol.
Le Gant Perdu, 1er vol.
La Jeune Femme Pâle, 2mo vol.

Le Tombo de For.
Le Courrou des Grèves.
Le Gentilhomme Pauvre.
La Guerre des Paysans.
Le Conscrit.
Le Sang Humain.
Le Chemin de la Fortune.
Une Affaire Embrouillée.
Argent et Noblesse.
Une Erreur Judiciaire.
La Fiancée du Maître d'École.
Le Bourgmestre de Liège, 1er
Le Guet-Apons, 2m vol.
Le Bête Noire
Bertho Sigelin.
Madame Elise.
La Princesse Aldé.
Les Dramas de l'Espionnage
Le Sorcier de Moudon.
Les Désespérés.
Les Mystères de Venise.
La Petite Princesse.
Le Diable Boitoux au Château.
L'Abbaye de Saint Clair.
Le Confessional des Enfants Noirs
Les Réprochés et les... 2 vols
Le Mondiant de Saint-Roch.
La Lune de Miel.
Le Mémorial de Famille.
Les deux Cadavres.
Paul et Virginie.
La Juive du Château Trompette
Néliga.
Maitre Rossignol
La Forêt de Bondy 35c, réduit à 25
Le Viroir aux Alouettes
Rose d'Amour.
Une Ville de Garnison
La Chasse au Lion.
L'Amour d'un Nègre.
Le Capitalino d'Aventures
André le Sorcier.
Scènes de la vie de Bohème
Fanfani la Tulipe.
La Dot de Suzotte.
Flor d'Aliza.
Le Violon de Frangolo
La Belle Aragonaise.
Les Femmes à Bord.
Histoire Emouvante
Les Nouveaux Enchantement
Derniers Enchantements
Les Enchantements de Prudence
Héloïse et Abélard.
Cartomanie.
Propphéte de Thomas Moutl
Le Docteur Gall.
Le Petit Lavater.
Le Quadruple Oraculo.
La Cartomanie.
Recueil de Compliments et Lotter
La Famille Guillemot.
La Sabotière.
Droit-au-But.
Les Forestiers du Michigan
Le Fauconnier.
Melle Durancil.
Paul.
Les Pieds Fourchus
Bran d'Acier.
Nouvelles.
Les Rôves de Mar...ano
La Comédie du Voyage.
Laurette ou le Cachet Rouge
Le Mesnil à Bois
Zingara.
Madame Sylvain.
Les Martyrs Inconnus
Les Fraudeurs.
Le Cadet de Famille
Pascalo Nauriah.
Le Bonhomme Misère
Tête à l'Envers.
Le Pacte de Famine
Les Fonds Perdus
L'Idole d'un Jour
Adolphe.
Le Mari de Lucie.
L'Échappé de Paris
Le Nœud Gordien.
Histoire d'un Bouton.
Le Vicair de Wakoffield
La Baguette d'Argent.
Les Audaces de Ludovic.
La Femme de 25 ans.
Madame de Karnol.
Les Bons Hommes de Crome
La Cour d'Assises.
La Mionette.
Les Ecumeurs de Rivière
Le Père de Salvicette
Les Rieurs de Paris.
Les Deux Fils.
Les Demoiselles du Ronçay
Les Bottes Vernis de Condé Non
Acacia.
La Poste aux chevaux
Les Buvours de Coudrea
Marielle.
L'Ami du Château
La Bataille de Laon
Marcomir.
Trop Fièvre



REMEDE NATUREL POUR LES
**Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
 Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
 condrie, Mélancolie, Inébrété,
 Insomnie, Etourdissement,
 Faiblesse du Cerveau et
 de la Moelle Epinière.**

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 par \$5.
 A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **Le SAMEDI** vient de publier.

HÂTEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A **POIRIER, BESSETTE & CIE.**

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

- Liste des numéros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents
- La Femme au doigt coupé.
 - Le Banquet des Pirates, 1re série.
 - L'Archipel en feu, 2e série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoies.
 - L'Esprit du Cynthis, 1re série.
 - Le Secret de Patrick O'Donoghue.
 - La Rose Blanche, 1re série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard.
 - L'Incendiaire, 12e série.
 - Le Pêcheur de Perles, 1re série.
 - Les Frères de la Cote, 2e série.
 - Les Voleurs de Chevaux, 1re série.
 - La Chasse aux brigands, 2e série.
 - Le Peau Rouge, 3e série.
 - Le Crime de Pierrofito, 1re série.
 - La Révélation, 2e série.
 - Colomba, 1re série.
 - La Vengeance Corso, 2e série.
 - Le Fou Yegof, 1re série.
 - L'Invasion, 2e série.
 - Le combat de Falkenstein, 3e série.
 - L'Honnête Criminel.
 - Le bureau de Poste de St Martin-le-Monts, 1re série.
 - Bon sang ne peut mentir, 2e série.
 - Valdrio, 3e série.
 - L'Héritage Fatal, 1re série.
 - Le Jettatore, 2e série.
 - La Jeune Indienne, 1re série.
 - Partie pour le Canada, 2me série.
 - Les Chevaliers de l'As du Pique, 1re série.
 - La Fille de Margard, 2e série.
 - Une Évasion à la Guyane, 1re série.
 - Les millions du Nabab, 2e série.
 - L'Armo Révélatrice, 3e série.
 - Le Conte d'Olligny, 4e série.
 - Le Parricide, 5e série.
 - Le Diamant Caché, 1e série.
 - Camille, 2e série.
 - Le Testament du Commandeur, 3e série.
 - Une Famille Corse, 1re série.
 - La mort de Pierre Duverney, 1re série.
 - La Folle, 2e série.
 - Le Sacrifice de Germaine, 3e série.
 - La Vengeance, 4e série.
 - La Justice de Dieu, 5e série.
 - Ginèvre.
 - La Chasse à l'Héritage, 1re série.
 - Le bal Masqué, 2e série.
 - Les Deux Sœurs, 3e série.
 - Le Revenant, 1re série.
 - Tom Sandon, 2e série.
 - L'Œil de Vichnou, 3e série.
 - L'homme à l'oreille cassée, 1re série.
 - Le colonel Fougas, 2e série.
 - Vœu de Haine.
 - 1re série, Le Chat du bord.
 - 2e " La Brulo-Gueule.
 - 3e " Philopen le Paulpican.
 - 4e " Chouans et Républicains.
 - 5e " A coups de fusil.
 - 6e " L'Enlèvement de Jeann.
 - 7e " Kernoc.
 - 8e " A la Bafouquette.
 - 9e " Le secret de Philopen.
 - 10e " Cruchetout.
 - Le dernier des Trémolin.
 - Le mangeur de Poudre.
 - L'Assassinat de Versailles.
 - Le crime de la rue St Laurent.
 - 1re partie, Le Meurtre.
 - 2e " La chasse à l'Homme.
 - 3e " L'Expiation.
 - La mort d'un Forçat.
 - 1re partie, L'Évasion du Bague.
 - 2e " Forçats et Gendarmes.
 - 3e " La mort de Rouget.
 - Le condamné à Mort.
 - 1re partie, Le Mort Ressuscité.
 - 2e " L'Echafaud.
 - Les Écumours de Rivière.
 - 1re partie, Les débuts du Bossu.
 - 2e " A la recherche de son.
 - 3e " Père et fils [Pèr
 - Vingt ans à la Bastille.
 - L'Assassiné Vivant.
 - 1re partie, Le Crime.
 - 2e " Disparu.
 - 3e " Le Détective et 1re partie de Floréal.
 - Floréal, 1re partie.
 - 2e partie, Dans les Mines.
 - 3e " La famille Charlot.
 - Sans Cœur, 1re série.
 - La Voix Maudite, 2me série.
 - Le Fou, 3ème série.
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série.
 - L'assassin de sa Femme, 2e série.
 - Le Mari empoisonné, 3e série.
 - Une misérable fin, 4e série.
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série.
 - Les Mauvaises Langues, 2e série.
 - Le Secret d'une Morte, 3e série.
 - Le Cour et l'Honneur, 1re série.
 - Ivyssou du Cœur, 2e série.
 - Désespoir et Suicide, 3e série.
 - Les Mariages d'Intérêt.
 - 1re série, Un Mariage d'Inclination.
 - 2e série, Un Duel au Mariage.
 - 3e série, Les Mariages d'Amour.
 - 4e série, Un Mariage Heureux.
 - Lo l'ardon.
 - 1re série, Les Fiançailles.
 - 2e série, Le Devoir et l'Honneur.
 - 3e série, Les Tempêtes du Cœur.
 - 4e série, Un Double Mariage.
 - Les Deux Rivaux, 1re série.
 - Doux Epreuves, 2e série.
 - Le Mariage Rompu, 3e série.
 - La bulle suicidé, 4ème série.
 - Graziella, 1re série.
 - Une Tombe, 2e série.
 - Le Fou par Amour.
 - Les Brigands, 1re série.
 - Une nuit d'angoisse, 2e série.
 - La Maison du Franc, 3e série.
 - Le Beau-François, 4e série.
 - Le Loup dans la Bergerie, 5e série.
 - La Rovanche de Vassour, 6e série.
 - Le Vol et l'Amour, 1e série.
 - L'Épreuve, 2e série.
 - Le Malfaiter, 3e série.
 - Je vous tuerai, 4e série.
 - Vendu par son Père, 1e série.
 - Les angolasses d'un Père, 2e série.
 - Le bon Ango, 3e série.
 - Le Coupable, 4e série.
 - Une Révélation Pénible, 5e série.
 - Un coup de théâtre, 6e série.
 - Les chevaliers du couteau, 1re série.
 - La lettre enchantée, 2e série.
 - Un Drame dans un puits, 3e série.
 - Amour! Amour! 4e série.
 - Les Gucux, 5e série.
 - La Fille de la Victime! 6e série.
 - La Sentence, 7e série.
 - Une Légende Indienne, 1re série.
 - Le Sorcier, 2e série.
 - La Vengeance d'une Femme, 3e série.
 - Doux Haines, 4e série.
 - Les Deux Orphelines, 1re série.
 - Les Ravisseurs, 2e série.
 - Enlèvement et Duel, 3e série.
 - La Frochard, 4e série.
 - La Petite Aveugle, 5e série.
 - Le Mariage Forcé, 6e série.
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série.
 - L'Histoire de Marianne, 8e série.
 - La Prison des Fiancés, 9e série.
 - L'Egoïsme du Cœur, 10e série.
 - Une Famille qui tue, 11e série.
 - L'Avoué, 12e série.
 - La Fin d'une Infortunée, 13e série.
 - Fin d'une Misérable, 14e série.
 - Amour et Bonheur, 15e série.
 - Jean Loup.
 - 1e série, Jean Loup [rivo].
 - 2e série, Légende de l'homme sau-
 - 3e série, L'Amour d'un Sauvage.
 - 4e série, L'Enfant du Malheur.
 - 5e série, Deux Larmes.
 - 6e série, L'Oiseau Noir.
 - 7e série, Colombe et Vautours.
 - 8e série, Le Commencement de la [Fin].
 - 9e série, Le Dossier d'un Bandit.
 - 10e série, Un Bouquet Fait Parler.
 - 11e série, Le Réveil de Jeanno.
 - 12e série, Le Rendez-Vous.
 - 13e série, La Mémoire du Cœur.
 - 14e série, Ituse contre Ituse.
 - 15e série, Le Triomphe de la Ca- [Romnie].
 - 16e série, L'Argent n'est Rien.
 - 17e série, Les yeux d'une Femme.
 - 18e série, Le Mort Vivant.
 - 19e série, Vengeance de Femmo.
 - 20e série, Le Vrai Châtiment.
 - 21e série, La Belle Dyorah.
 - La Dame en Noir.
 - 1e série, La Dame en Noir.
 - 2e série, La Provocation.
 - 3e série, Une Page d'Amour.
 - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant.
 - 5e série, L'Enfant Retrouvé.
 - 6e série, Amis et Rivaux.

DEPOT CENTRAL DE JOURNAUX.

CENTRAL NEWS PAPER DEPOT, 139 d'Aiguillon Quebec.

VICTOR MARIÉ